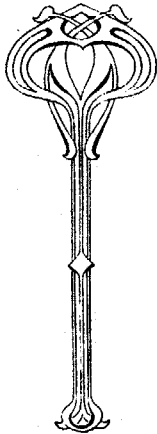


J. Kearney
HORACE J. KEARNEY

PROTONOTAIRE CONJOINT DE LA COUR SUPERIEURE DU DISTRICT DE HULL

LA REVANCHE
DE
FRESIMUS

DRAME EN QUATRE ACTES



Représenté pour la première fois au
THEATRE NOTRE-DAME DE HULL
en 1904

1924

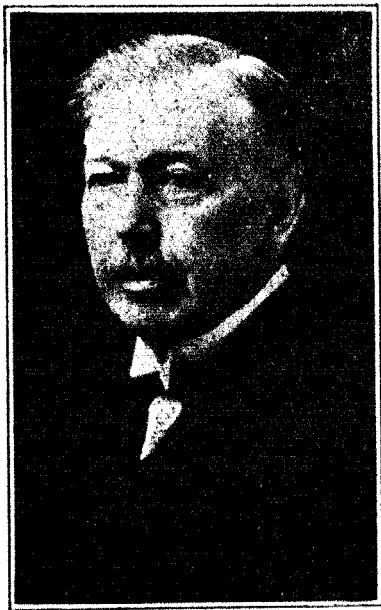
Droits de reproduction réservés au Canada

La Revanche de Frésimus

Drame en 4 actes

PAR HORACE J. KEARNEY

REPRESENTE LA PREMIERE FOIS AU THEATRE NOTRE-DAME EN 1904



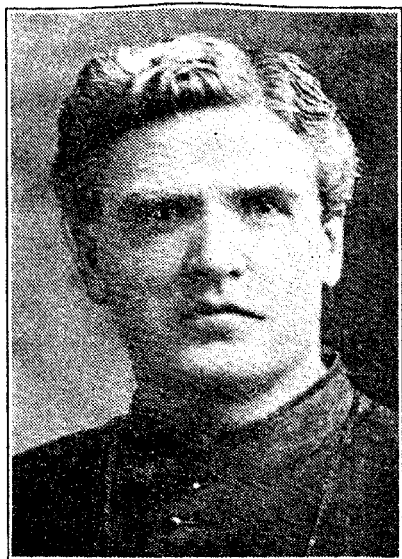
M. Horace J. Kearney

PROTONOTAIRE CONJOINT DE LA COUR SUPERIEURE DU DISTRICT DE HULL

Créateur du rôle "FRESIMUS"

AUTEUR DE "LA REVANCHE DE FRESIMUS"

SECRETARE DU CERCLE NOTRE-DAME DE HULL



R. P. Forget O. M. I.

Directeur du Cercle Notre-Dame de Hull



M. Roméo Lafond

Président du Cercle Notre-Dame de Hull

INTERPRETE DU ROLE "DOCTEUR DERME"



M. Damien Caron

Vice-Président du Cercle Notre-Dame de Hull

INTERPRETE DU ROLE "BAPTISTE DUCHAUSSE"



M. Joseph Provost

Trésorier du Cercle Notre-Dame de Hull

INTERPRETE DU ROLE "GEORGE CALANDRE"



M. Ernest St. Jean

Directeur Artistique du Cercle Notre-Dame de Hull

INTERPRETE DU ROLE "JOSEPH VAN HORE"

PERSONNAGES

CERCLES

NOTRE-DAME
HULL
1904

DRAMATIQUE
PAPINEAUVILLE
1898

JOSEPH VAN HORE, Gérant de la Cie de Chemin de fer Oriental . . .	F. Ernest ST JEAN	E. BELISLE
GEORGE CALANDRE, Caissier de la dite Cie.	Jcs. PROVOST	O. GAUTHIER
ALFRED MORSE, Télégraphiste . . .	Art. FRECHETTE	E. HUDON
ROMEO OMBRA, Chef de Détectives	Jos. PROULX	J. OUELLETTE
GEORGES, avocat, fils de M. Van Hore	D. ROY	J. N. FAULKNER
ALEX. DUFOIS, alias FRESIMUS, le tramp.	H. J. KEARNEY	H. J. KEARNEY
DAFTISTE DUCHAUSSE, Campa- gnard.	D. CARON	P. CHAPLEAU
C. ROUPOIL, Reporter de LA PRESSE	E. LEVESQUE	F. DUBREUIL
SERGEANT LAPOIX, un des braves.	A. PROULX	C. LESSARD
JUGE BONAMI.	Art. CARON	J. F. SEGUIN
PLUMEAU, greffier de la Cour . . .	E. BOULAY	L. LONGPRE
DOCTEUR DERME, un savant. . . .	R. LAFOND	J. H. A. LAUZON
JOHN, propriétaire d'un "Saloon".	Jos. MOUSSETTE	E. MARINEAU
SAMUEL LABROSSE	G. COUTURE	P. ALARIE
LUCILLE VAN HORE, fille de M. Van Hore.	X X X	Mlle MARTINEAU

LA SCENE SE PASSE A MONTREAL

LA REVANCHE DE FRESIMUS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une Salle d'attente dans une gare de Chemin de Fer; bureau de télégraphe au fond à gauche de l'acteur. Porte au fond, au milieu, allant dehors. Porte dans le côté à droite, allant au bureau privé du Gérant.

Au lever du rideau, la scène est très animée. employés, voyageurs circulent et on entend un convoi partant de la gare.

SCENE I

MORSE (seul) rangeant ses papiers, etc.

Bien... voilà mon dernier train parti... Encore cette dépêche à envoyer, et je serai libre pour quelques heures. (il expédie sa dépêche)... Si Mr. Calandre ne peut pas venir me fatiguer de sa personne... C'est étrange comme je hais cet homme... aussi il est si fat, si prétentieux... Il n'y a jamais moyen de lui plaire... Quelle différence avec ce bon Mr. Van Hore, toujours poli, toujours courtois... Ça devient ennuyeux cette besogne: Chef de gare, télégraphiste, agent de billets, et puis agent de toutes sortes de boutiques... Tonnerre, il me semble que je pourrais avoir une position plus avantageuse que cela... je suis assez joli garçon... bonne éducation... excellent télégraphiste... oui... oui... je pourrais certainement faire mieux... Mais Lucille... est-ce que je la reverrais encore?... Chère Lucille) je l'aime assez que je n'en dors plus et ma maîtresse de pension me dit que je n'ai plus d'appétit... J'ai toujours cette chère Lucille devant les yeux... Hier, je suis allé au moins six fois jusqu'à la porte du bureau de M. Van Hore, pour lui déclarer que Lucille et moi nous nous aimions, et lui dire que nous voulions nous marier... mais aussitôt que je me voyais auprès de la porte, le cou-

rage me manquait, et je retournais sur mes pas... Il faut pourtant que je lui parle, oui... oui... pas plus tard qu'aujourd'hui... Tiens, si je lui écrivais un mot... oui... c'est une idée... c'est ça... je vais lui écrire une belle lettre... quelque chose pour l'attendrir, ce cher M. Van Hore. Mettons-nous à l'œuvre. (Prenant papier, etc., il écrit à Joseph Van Hore, Ecuyer, Gérant de Division Chemin de fer Oriental... Cher beau-père... mais figure, je suis fou, aller l'appeler ha u-père... je pourrais ajouter... par anticipation... (on appelle au télégraphe). Ah) peste soit du télégraphe... Allons qu'est-ce qu'il y a? (il reçoit la dépêche et retourne à son bureau et lisant ce qu'il a écrit): Cher beau-père par anticipation... (Fresimus entre, il est habillé en hillons.)

SCENE II.

MORSE, FRESIMUS.

FRESIMUS (en entrant):

Ponjours, monsieur.

MORSE (brusquement)

Bonjour... par anticipation.

FRESIMUS—Que passion, monsieur?

MORSE—Quoi? queu passion, qu'est-ce qu'il y a, avez-vous besoin de quelque chose?

FRESIMUS—Oh! merci, c'est pas de refus... j'prendrai bien quelque chose... un peu de Scotch avec du plain soda, hum!

MORSE—Oui, hein... je vais t'en donner un "Soda plain" si tu ne me fiches pas le camp d'ici... Allons, farceur, à un autre temps, je suis occupé (écrivant)... anticipation... je...

FRESIMUS—Monsieur le chef de gare, comme vous êtes occupé en ce moment... je ne vous dirai qu'un mot... hum! J'ai l'intention de faire un petit voyage au Klondyke pour passer le temps... et j'aime-

rais à savoir à quelle heure que le premier train doit partir pour le Crow's Nest Pass... et s'il y a un char d'ortoir sur ce train-là... si je pourrais faire chequer mes valises pour le Pôle Nord... j'aurais intention d'aller faire visite à mon ami le capitaine Bernier aussitôt qu'il sera rendu... et je n'aimerais pas à avoir de trouble en chemin... car enfin, voyez-vous, je ne regarde pas à la dépense, et je voudrais avoir tout le confort possible... vous savez... car... puisque... lorsque... quand... après... (durant les dernières paroles de Fresimus, Morse, impatient, sonne le timbre électrique).

SCENE III.

LES MEMES ET LAPAIX

LAPAIX, (avec importance) : Vous avez besoin d'un gardien de la paix et de sécurité publique?

MORSE—Oui, sergent... Veuillez donc montrer la porte de dehors à ce monsieur, il semble avoir oublié par où il est entré.

LAPAIX (sur le devant du théâtre, fait un signe majestueux à Fresimus, indiquant la porte, avec son bâton):—Psitt! Psitt!

FRESIMUS (Allant de reculons vers la porte indiquée par Lapaix)—Sergent, je ne discute pas, votre argument est trop fort... Je suis parfaitement convaincu (il sort).

MORSE et LAPAIX (riant) — Ah! ah! ah!

SCENE IV.

LES MEMES, MOINS FRESIMUS

LAPAIX—Savez-vous que c'est un original que ce gaillard-là, mais pas plus de méchanceté qu'une mouche... Il est débarqué ce matin d'un train de marchandise... Je l'ai surveillé, car on ne sait ce que ces individus-là sont capables de faire. Il est entré dans une maison occupée par une pauvre femme, il a demné à déjeuner, disant qu'il partait pour un voyage de dix ans, et qu'il la paiera à son retour. Enfin, il s'est conduit très bien, et d'une manière qui indique que, malgré ses haillons, ce jeune homme doit appartenir à quelque bonne famille, et à certainement vu de meilleurs jours.

MORSE—Oui, en effet... mais, tout de même, c'est un type.

LAPAIX—Vous n'avez plus besoin de moi, M. Morse?

MORSE—Non, sergent. Excusez-moi si je vous ai dérangé; mais, enfin, j'étais très occupé et je voulais me débarrasser de mon visiteur.

LAPAIX—Oh! pas d'excuses, M. Morse, vous étiez dans votre droit... et moi... c'était mon devoir... et vous savez, M. Morse... le devoir, pour le Sergent Lapaix... le devoir... c'est sacré... Au revoir. (il sort)

SCENE V.

MORSE (seul)—Oh! oui, c'est sacré. Ces diables-là ont fait évaporer toutes les idées que j'avais dans la tête... Allons, rassemblons nos pensées... Comment vais-je lui dire cela, à ce cher beau-père?... Pauvre vieux. (Fresimus entre et va se coucher sur un banc sans être vu par Morse). Ah!... quand je pense à cette chère Lucille)... Mais voyons, il faut écrire à M. Van Hore, et lui dire carrément, que nous nous aimons, et que nous voulons nous marier, etc... (Calandre et Ombra entrent au fond).

SCENE VI.

LES MEMES, CALANDRE ET

OMBRA

CALANDRE (impératif) — Bonjour, Morse.

MORSE—Bonjour, Monsieur Calandre.

CALANDRE—M. Van Hore est-il venu au bureau aujourd'hui?

MORSE—Non, monsieur, il n'est pas venu; il a souffert de son rhumatisme toute la journée.

CALANDRE—Allez donc lui téléphoner, Morse. Vous lui demanderez, s'il sera à son bureau demain matin, je voudrais le voir, sinon, je me rendrai à sa demeure... Allez.

(Morse sort à droite).

SCENE VII.

CALANDRE, OMBRA, FRESIMUS, (couché).

CALANDRE—C'est ce jeune homme dont je vous parlais, Ombra, il faut le surveiller, l'espionner partout... comprenez-moi bien... il faut que vous trouviez quelque chose... enfin quelque accusation contre lui... il faut qu'il parte d'ici... comprenez-moi bien... il le faut d'ailleurs, je vous aiderai... et vous savez que j'ai toujours bien payé vos services... Tenez, voici quelques dollars en acompte, pour défrayer les dépenses. Maintenant ne perdez pas de temps, à l'œuvre.

CMBRA—Soyez sans crainte, M. Calandre, laissez-moi cette besogne, et je vais m'en acquitter à votre satisfaction. Vous vous rappelez du jeune Dubois... comme j'ai conduit la chose pour le faux cheque...

✓ CALANDRE (apercevant Fresimus)—Chut!

OMBRA—Aucun danger, c'est un grand empereur enivré... il dort... je m'en suis assuré en entrant ici.

✓ CALANDRE—C'est bien, Ombra, j'ai confiance en vous... Mais, à propos de ce jeune Dubois, il doit avoir fini son temps au pénitencier, il faudra tâcher de savoir ce qu'il est devenu, ce serait de la prudence.

CMBRA—Je m'en suis intéressé, il est sorti depuis dix jours, mais on n'a pu tracer ce qu'il est devenu. Cependant, je le trouverai bien.

✓ CALANDRE—C'est bien, allez maintenant, mais de la prudence. Au revoir.

OMBRA—Au revoir, M. Calandre. (il sort).

SCENE VIII.

CALANDRE, FRESIMUS (sur le banc)

✓ CALANDRE—Nous allons nous occuper soigneusement de Morse, oui, ce cher jeune moineau veut se mettre sur mon chemin, nous allons lui couper les ailes... Cet impudent... oser tenter à la main de Mademoiselle Lucille Van Hore... Lucille que j'adore... Elle s'est présentée rit de moi, l'autre soir au Bal Historique, lorsque je lui ai déclaré mon amour, elle m'a tourné le dos froidement, me disant qu'elle était fiancée d'Alfred Morse... Ah! oui, Alfred Morse... Comment... préférer ce jeune télégraphiste sans le sou à moi, Georges Calandre, Caisier de la Compagnie du chemin de fer Oriental!... Vous croyez vous débarrasser de moi comme cela, laissez faire, mes gentils tourteraux, je vais défaire vos vieux projets.

(Morse entre).

SCENE IX.

MORSE (entrant)—M. Van Hore viendra à son bureau, à dix heures, demain matin.

✓ CALANDRE—Très bien... Maintenant, Morse, surveillez bien le service... On m'a informé que les employés de la Compagnie sont à s'or-

ganiser pour se mettre en grève... M. Van Hore et moi avons grande confiance en vous, et nous comptons sur votre fidélité... S'il survenait une grève, vous comprenez, que vous, étant ici, au terminus principal de cette compagnie, vous pourriez être d'une grande utilité... Ne négligez rien, et si quelque chose survenait, il faut me prévenir immédiatement... Je vous verrai demain et vous donnerai de nouvelles instructions, aussitôt que je me serai consulté avec M. Van Hore.

MORSE—C'est bien, monsieur.

✓ CALANDRE—Qu'est-ce que ce sac? (il indique un sac de chasse et de pêche pendu au fond près du bureau de Morse).

MORSE—Ce sac m'appartient, Mr Calandre. Je dois prendre mes vacances demain, et je vais camper pour une semaine de jours avec quelques amis, et ce sont mes instruments de chasse et de pêche qu'il y a dans cette sacoche.

✓ CALANDRE—Ah! Je crois, Morse, que ce serait mieux de remettre cette promenade à un peu plus tard... jusqu'à ce que nous sachions à quoi nous en tenir sur cette grève qui nous menace... Vous deviez prendre huit jours de congé... Je parlerai à M. Van Hore pour qu'il vous donne quinze jours, afin de compenser pour le retard.

MORSE—Oh! merci, monsieur, vous êtes bien aimable.

✓ CALANDRE—Maintenant, Morse, surveillez tout. Assurez-vous que tout soit en sûreté dans le bureau de M. Van Hore... au revoir.

MORSE—Au revoir, monsieur. (Calandre sort).

SCENE X.

MORSE, FRESIMUS (sur le banc couché).

MORSE—Ce M. Calandre est d'une attention toute particulière aujourd'hui, et d'une prudence... et d'une amabilité... Je ne le reconnais plus... Tant mieux, s'il peut devenir un peu plus sociable... Mais il faut suivre les ordres... allons nous assurer que tout soit en sûreté. (il sort à droite).

SCENE XI.

✓ FRESIMUS (seul).—Ah! c'est un vilain oiseau que ce cher M. Calandre, mais heureusement que je suis ici, pour déranger ses jolis plans... Qui, mon gentil M. Calandre, je vais m'occuper de toi... je te dois une petite revanche... tu m'as envoyé passer six années au pénitencier sur une fausse accusation, parce que j'étais sur ton chemin... parce que j'étais aimé de cette bonne Clara Van Hore!... six années de pénitencier ne partent pas bien vite de la mémoire. Mon avenir est brisé, et par ta faute... je ne suis plus qu'un tramp et je n'ai plus qu'une mission dans le monde, c'est de te surveiller et d'empêcher l'exécution de toutes présentes, que le tramp Fresimus et mauvais desseins... A nous deux mon garçon... Dieu est juste et il saura me fournir l'occasion de revendiquer mon honneur, et te punir de toutes tes infamies. Je ne suis à présent que le tramp Frésimus et je saurais venger le jeune Alexandre Dubois que tu as fait enfermer, dans un cachot pendant six longues années... Tâchons de le suivre (il sort au fond).

SCENE VII.

MORSE (entre à droite).—Tout est en bon ordre, allons visiter les autres bureaux. (Il sort à gauche).

SCENE XIII.

✓ BAPTISTE DUCHAUSSE (Entre au fond, il est tout essoufflé, il porte un sac de voyage ou porte-manteau, parapluie).—Mon gueux, que j'ai donc chaud! J'ai couru tout le long du chemin pour me rendre au "dipot" pour prendre les "échars", pour me rendre chez nous... Mon beau frère voulait me faire embarquer dans les petits échars" à la trique... mais j'ai une peur du yabe de ces sacrés manches de ligne là... Y a trop de malheurs qui sont arrivés par des expositions de petits échars... ma femme me lit ça toutes les semaines sur notre gazette qu'on reçoit... Ouff!... j'ai donc chaud!... Je suis arrivé en ville hier, il me semble que ça fait quinze jours que je suis parti de chez nous. C'est la première fois que je viens en ville... mon gueux que les maisons sont drues par icite... je

ne suis pas venu pour me promener, allez;... je suis venu pour l'enterrement des funérailles de ma pauvre défunte belle-mère qu'est morte... Oh! je vous assure que ce n'était pas une noce. Je sais bien qu'il y a ben des hommes qui voudraient voir leur belle-mère à la place de la mienne... oui, je sais bien ça... C'est la première fois que je viens en ville, mais je connais ça ah! oui, je connais ça allez... il y a des hommes comme ça par chez nous. Tenez, je vous dirai même que j'ai connu un homme, qui haïssait assez sa belle-mère, qu'il ne se faisait pas la barbe le jour de l'an au matin, et en l'embrassant pour lui souhaiter une bonne année, il lui gratignait tout le visage; mais moi je ne suis pas de cette sorte-là, je l'aimais ben ma belle-mère, je l'aimais... heu... mais c'est curieux ça, il me semble, entre nous, que je l'aime plus depuis qu'elle est morte, que de son vivant;... mais je m'amuse, et faut pas que je manque mes échars... mais il n'y a pas grand monde ici... par chez nous, il y a toujours ben plus de monde que ça au dipot. (Apercevant Fresimus).—C'est-y vous qui êtes le boss icite?

✓ FRESIMUS—Oui, c'est moi qui est le grand boss icite. J'ai acheté tout le Rain Road à partir d'icite jusqu'au Klondyke... Ça m'a coûté cher, j'ai mis jusqu'à ma dernière coppe là-dedans... mais enfin c'est une spéculation... peut-être que je ferai de l'argent et peut-être bien que je n'en ferai pas... mais qui risque rien n'a rien.

DUCHAUSSE—A quelle heure le train de chez nous va partir?

✓ FRESIMUS—A quelle place que vous allez.

DUCHAUSSE—Je reste au pays fin. Je vas en échars jusqu'à St-Janvier.

✓ FRESIMUS—(A part).—C'est un green (haut).—Bien, mon ami, ça me fait de la peine pour vous, vous êtes malchanceux. Vous êtes arrivé trop tard pour les chars d'aujourd'hui... à présent il n'y aura pas de train pour chez vous avant demain soir.

DUCHAUSSE—Vous ne dites pas ça.

FRESIMUS—Oui, mon ami, c'est de même. J'ai encore cinq engins dans les hangars mais ils sont malades.

DUCHAUSSE—Malades? ? ?

FRESIMUS—Oui, on appelle ça malades, ils ont la grippe dans le "cillon" et ils ne seront pas capables de sortir avant demain soir. Je vous assure que ça me fait du dommage, moi qui commence... C'est pour aller les soigner que j'ai mis mon vieux lutin.

DUCHAUSSE—Ah! que c'est donc de valeur, que je ne puisse pas partir et m'en aller chez nous aujourd'hui... ils m'attendent, voyez-vous. Si vous pouviez m'envoyer mener, quand même que ça irait pas ben vite... Ma femme va être inquiète, allez.

FRESIMUS—Tenez, mon ami, je pourrais peut-être vous envoyer mener en chars électriques... Voici un manche de ligne de "spare" et si vous êtes pressé, je vais...

DUCHAUSSE—Ah! mon gueur non, j'ai trop peur de ça, j'aimerais mieux m'en aller à pieds.

FRESIMUS—A votre goût, mais je ne peux pas faire mieux... Mais j'y pense, on peut envoyer votre bagage chez vous par le télégraphe et puis, vous allez venir coucher chez moi, et demain je tâcherai de vous envoyer mener de bonne heure, par le "Air Bazoon Train"... Donnez-moi votre bagage.

DUCHAUSSE—Oh! non, j'aime mieux garder mon porte-manteau.

FRESIMUS—Comme vous voudrez... Mais dites donc, quel est votre nom, il me semble que je connais votre figure.

DUCHAUSSE—Jean-Baptiste Duchausse, le garçon de...

FRESIMUS—Eh! bien, mon cher M. Déchaussé...

DUCHAUSSE—Non, non, Duchausché.

FRESIMUS—Oh! c'est bon, Déchaussé, Duchausché, Deschaussons, ça m'est égal ça rime toujours... Vous êtes marié, M. Chaussettes?

DUCHAUSSE—Ah! oui... ben marié, itou... j'suis marié, y'aura douze ans à la St. Michel.

FRESIMUS—Oh! oh! et bien, vous allez télégraphier à votre femme, que vous êtes ici aujourd'hui et puis

que demain que vous serez chez vous... comme ça elle ne sera pas inquiète.

DUCHAUSSE—Mais, je ne sais pas télégraphier, moé.

FRESIMUS—Non, mais moi, je vais vous arranger cela aux petits oignons et ça ne vous coûtera rien (prend un blisc de télégramme). Comment s'appelle-t-elle votre femme?

DUCHAUSSE—La Louise, elle doit m'attendre au dipôt.

FRESIMUS—C'est correct (il écrit) La Louise Renchause.

DUCHAUSSE—Non, non. La Louise Duchausse.

FRESIMUS—Ah) ça fait rien, le télégraphe saura bien déchausser ça. Bon tenez, voici votre télégramme, et puis on va vous l'envoyer tout de suite (il accroche le papier à un fil télégraphique). Bon, vous ne serez pas inquiet comme ça. Mais dites donc, plus je vous regarde, plus il me semble que je vous connais... Mais est-ce que vous n'êtes pas le garçon du père Duchausse du pays fin?

DUCHAUSSE—Ben oui, regarde donc.

FRESIMUS—Mais c'est vous qui êtes marié... il y a une douzaine d'années à la petite Louise... heu... Ah! j'ai si peu de mémoire.

DUCHAUSSE—La petite Louise Desauges.

FRESIMUS—Oui, oui, c'est ça, la petite Louise Desauges, la fille du vieux Desauges.

DUCHAUSSE—Oui, le vieux Baptiste Desauges.

FRESIMUS—Oui, oui, le vieux Baptiste, pauvre vieux, Baptiste... il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Vous avez de la famille vous, je suppose.

DUCHAUSSE—Ah! oui, j'en ai neuf de vivants... mon petit dernier marche depuis deux mois ah! ah! ah!

FRESIMUS—Non... il marche depuis deux mois?...

DUCHAUSSE—Oui, eh! eh! eh!

FRESIMUS—S'il marche depuis deux mois, Baptiste, il doit être rendu loin.

DUCHAUSSE — Loin?... rendu loin... ah! oui, j'comprends, ah! ah! ah!

FRESIMUS—Tenez Baptiste, je suis content de vous avoir rencontré... oui, content. C'a me fait toujours plaisir de voir les gens de la Grosse Chaussée... Saprستي d'un nom, on va aller mouiller ça. Venez Baptiste, on va aller prendre quelque chose, ça va nous ravigotter, venez, c'est moi qui paie la traite.

DUCHAUSSE—Ah! pas d'affaires... c'est moi qui paie.

FRESIMUS—Non, non, Baptiste, vous êtes en promenade, c'est moi qui paie les dépenses.

DUCHAUSSE—Non, non, c'est moi.

FRESIMUS—Eh! bien, on ne se chicanera pas pour ça. Allons.

DUCHAUSSE—C'est bon, allons-y, ... mais, regarde donc, mon "Ternegraphe" qui n'est pas encore parti... et ma pauvre femme qui m'attend.

FRESIMUS (à part) Ah! si tous les hommes étaient comme celui-là, il n'y aurait pas autant de femmes malheureuses. (Haut). Baptiste, je vous donne ma parole, que je vais faire télégraphier à votre femme, aussitôt que l'opérateur sera entré. Allons prendre quelque chose en attendant.

DUCHAUSSE—Allons-y.

FRESIMUS—N'oubliez pas votre parapluie.

DUCHAUSSE—Ou-ce-qu'il est?

FRESIMUS—Tiens, je ne le voyais pas, vous l'avez sous le bras.

Ah! ben, regard' donc voir. Ah! ah! ah! (ils sortent)

SCENE XV

LAPAIX, paraît au fond et les regardant aller (entrant). Voilà deux beaux gibiers, que je viens de rencontrer, ce serait peut-être plus prudent de les surveiller. M. Calandre m'a dit qu'il y aurait probablement une grève parmi les employés, et ce sont peut-être des chefs. Oui, c'est peut-être mieux de les surveiller. Allons. (Il sort).

MORSE, entre à gauche.—Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, on di-

rait d'un pressentiment... Je ne puis m'éter ce M. Calandre de l'idée... Il me semble que cet homme me portera malheur... Il faut s'en méfier, cette grande amabilité, qu'il m'a témoignée, ne veut rien dire de bon.

SCENE XVII

MORSE, FRESIMUS entrant
au fond

FRESIMUS—Mr. Morse, voulez-vous me rendre un petit service?

MORSE—Mais, oui, si c'est possible.

FRESIMUS—Je voudrais vous demander d'expédier ce télégramme, M. Duchausse, un brave cultivateur, a manqué le train pour se rendre chez lui, aujourd'hui, et c'est pour annoncer la nouvelle à sa femme, qui l'attend et qui sera très inquiète.

MORSE—Mais certainement, avec plaisir, donne ton télégramme. (Il expédie la dépêche.)

FRESIMUS—Merci, M. Morse... Maintenant, permettez-moi de vous donner un petit conseil... un service en attire un autre... Ecoutez M. Morse, soyez sur vos gardes. Ce M. Calandre ne veut pas votre bien, et je suis persuadé qu'il est à vous tendre quelque piège... Tout à l'heure, pendant que j'étais couché sur ce banc, je l'ai entendu se consulter avec une espèce de maraud... ils sont à arranger quelques machinations contre vous. Soyez prudent et faites attention à vous. A présent, je me sauve, il faut que j'aie tenu compagnie à mon "chum" Duchausse.

MORSE—Ecoute, toi, attends un peu. Quel est ton nom?

FRESIMUS—Mon nom... je m'appelle Fresimus,

MORSE—Fresimus?... ce n'est pas un nom, ça.

FRESIMUS—Oui, monsieur... Fresimus, tout court... c'est le seul nom qui me reste... je ne suis pas bien riche, comme vous voyez.

MORSE—Non, pas riche, en effet, tiens prends ça mon garçon, ça te donnera un peu d'aise pour aujourd'hui (il lui donne un dollar).

FRESIMUS (prenant le billet) — Un dollar... M. Morse, ça fait six ans que je n'ai pas eu une de ces petites images-là dans les mains. M. Morse, je l'accepte avec plaisir, parce que dans le moment ma caisse est drainée à sec, et ça arrive bien, je suis à entretenir un ami, une ancienne connaissance, oui, très ancienne, je ne l'ai jamais vu avant aujourd'hui... Mais tout de même, c'est un honnête homme, et malgré mes habits en guénilles, j'ai encore le droit de coudoyer les honnêtes gens.

MORSE—Va mori garçon, mais avant de partir, laisse moi te dire, Frésimus, puisque tu ne veux pas me dire ton vrai nom... Frésimus, tu es un garçon dans le malheur, et tu as vu de meilleurs jours, hein?

FRESIMUS—De meilleurs jours... oui, c'est vrai, M. Morse, j'ai vu le temps où je roulais mon propre carrosse.

MORSE—Oui, hein, c'est ce que je pensais.

FRESIMUS—J'ai vu le temps où je me promenais dans mon propre carrosse... quand j'étais petit bébé, et que ma bonne me promenait au Carré Viger... Ta, ta... au revoir, il faut que je me rende au club pour prendre une petite consommation avec un ami, au revoir (il sort).

SCENE XVIII

MORSE (seul)—Quel type original. Mais comment se fait-il que cet individu vienne me donner des conseils à propos de ce M. Calandre?... C'est à n'y rien comprendre... Eh! bien, je suivrai ses conseils, je doublerai d'attention.

SCENE XIX

Morse, M. Van Hore

VAN HORE, entrant — Bonjour, Morse.

MORSE—Bonjour, M. Van Hore, vous allez mieux.

VAN HORE—Oui, ça va mieux. Mais ce rhumatisme m'a fait souffrir énormément aujourd'hui... Il n'y a rien de nouveau de survenu?

MORSE—Non, monsieur. M. Calandre est venu pour voir il y a quelques instants.

VAN HORE—Oui, je sais... on m'a téléphoné. Je le verrai demain

matin. Je vais aller voir s'il y a quelque chose de pressant dans ma correspondance... Si quelqu'un me demande, je n'y suis pas.. Tiens, Morse... Lucille m'a attaché ce bouquet à ma boutonnière avant de partir, mais je crois qu'il ne m'était pas destiné... Tiens, Morse, prends-le, tu en feras un meilleur usage que moi. Ah! ah! ah!

MORSE (prenant le bouquet timidement)—Oh! merci, M. Van Hore, vous êtes bien bon.

VAN HORE—Ah! Ah! Ah! oui... bien bon... Ah! Ah! Ah! (sort à droite).

SCENE XX

MORSE, seul—(Eaise le bouquet et l'attache à sa boutonnière). Oh! cette bonne Lucille!... Il faut que je parle à M. Van Hore, pas plus tard que tout de suite, oui... (il se rend jusqu'à la porte du bureau de Van Hore, et s'arrête). Mais comment, vais-je lui dire ça? (Pendant qu'il est arrêté devant la porte, Lapaix entre au fond).

SCENE XXI

MORSE — LAPAIX

LAPAIX—M. Morse... M. Calandre m'a donné ordre de surveiller les hangars à marchandises, à l'autre extrémité de la cour... Si vous aviez besoin de mes services, vous n'aurez qu'à peser sur le bouton de la sonnerie électrique et j'accourrai.

MORSE — Très-bien, sergent... mais j'y pense... vous vous rappelez de ce tramp qui est venu ici aujourd'hui.

LAPAIX—Oui, qu'est-ce qu'il a fait? (tremblant). Faut-il l'arrêter?

MORSE—Non, non, au contraire, il faut le protéger... vous comprenez... et voyez à ce qu'il ne lui arrive rien.

LAPAIX—Ah! c'est bien, M. Morse. Il est vrai que nous avons la force et l'autorité, mais le devoir nous impose de nous servir de cette force pour protéger le faible. Oui, M. Morse, il faut protéger le faible, au revoir, M. Morse... oui il faut protéger le faible.

SCENE XXII

Morse, au télégraphe, Van Hore entre

VAN HORE—Il n'y a rien d'im-

portant dans ma correspondance (à part, sur le devant du théâtre, à droite). Ce tramp m'avait intrigué, avec ce message qu'il est venu me porter, et je n'ai pu résister à la curiosité de venir voir comment les affaires allaient. Voyons donc encore ce billet qu'il m'a apporté (il lit). Mon cher M. Van Hore... Il y a un malheur qui vous menace... Surveillez le Caissier Calandre, signé. Un ami de Morse; ceci est confidentiel.

MORSE (au fond, à gauche, à part)—Il faut que je lui parle (haut) M. Van Hore.

VAN HORE, (re retournant) — Qu'est-ce qu'il y a, Morse?

MORSE (avec embarras) — M. Van Hore... je voulais vous parler.

VAN HORE—Oui, eh, bien, parle, mon garçon, je t'écoute (il s'assoit).

MORSE (avec embarras)—M. Van Hore... heu... heu... je voulais vous demander... si... je voulais vous dire... que... enfin je voulais changer ma position... que...

VAN HORE—Comment, tu n'es pas satisfait de ta position, mais, mon ami il faut être patient... il y aura peut-être quelque changement avantageux pour toi, avant longtemps.

MORSE—C'est pas de ça que je veux parler... je voudrais vous dire... heu... je veux...

VAN HORE (se levant) — Mais, voyons, mon ami, parle... mais diable, qu'est-ce que tu as... es-tu malade?

MORSE—Oh! non, pas malade... c'est-à-dire, oui... non... non... je voulais vous parler de...

VAN HORE—Mais enfin, voyons... qu'est-ce que c'est que tu veux me dire? Est-il arrivé quelque accident? hein? dis vite.

MORSE—Non, non, pas d'accident je voudrais vous parler de... de... Lucille...

VAN HORE (s'asseyant)—Ah! de Lucille,—mais est-ce que tu voudrais me remettre son bouquet?

MORSE—Ah! c'est pas ça que je veux dire... le bouquet de Lucille, oh non... Tenez, M. Van Hore... je l'aime Lucille, je l'aime...

VAN HORE—Ah!... et moi aussi je l'aime, Lucille, c'est une bonne enfant.

MORSE—Mais vous ne l'aimez pas comme moi.

VAN HORE — Pas comme toi... hein?... tu crois aimer Lucille plus que son père?

MORSE—M. Van Hore... je craignais d'aborder ce sujet avec vous. A présent, j'ai voulu vous parler à coeur ouvert. J'aime Lucille... et je suis heureux de pouvoir vous le dire... elle m'aime en retour et m'a autorisé de vous demander si vous seriez disposé à approuver et permettre notre mariage.

VAN HORE (se levant) — Ah! Morse, ce que tu me dis là est sérieux et exige réflexion... Ecoute, mon garçon... vous êtes jeunes tous les deux encore... et... mais enfin... on verra plus tard... Morse! (lui donnant la main). Morse, je t'estime beaucoup... tiens, nous parlerons de cela plus tard... mais ne néglige pas tes devoirs... nous en parlerons ensemble avec Lucille... Au revoir, Morse, je ne te dis pas oui... mais d'un autre côté, ne perds pas espérance. Au revoir, mon ami. (Au moment où il va pour sortir, Calandre entre).

SCENE XXIII

Les mêmes.—Calandre

CALANDRE—Ah! bonjour M. Van Hore, je ne croyais pas vous rencontrer avant demain.

VAN HORE—Oui, en effet, je ne croyais pas sortir avant demain, mais j'ai pensé qu'un peu d'exercice ne me ferait que du bien.

CALANDRE—J'apportais à M. Morse, le montant nécessaire pour payer les employés sur votre division, afin qu'il puisse le déposer dans votre coffre de sûreté. Une grève semble s'agiter parmi les employés, je ne connais pas encore les chefs qui font ce mouvement; peut-être pourrions-nous en mettant un peu plus d'exactitude à payer ces employés, juste à terme, les tranquilliser. Voici le bordereau, et vous pourrez vérifier le montant. Le chiffre est de dix mille quatre cents piastres. (Il lui donne des liasses de billets de banque.)

VAN HORE—C'est très bien. Je suis content que les directeurs de la Compagnie aient jugé à propos de

payer les employés plus promptement, qu'il ne l'a été fait depuis quelques mois. (Il va au bureau de Morse et vérifie le montant, signe un reçu, qu'il remet à Calandre). Le montant est exact, M. Calandre, vous m'enverrez les feuilles de paye, de bonne heure demain matin, afin que nous puissions payer les employés sans retard.

CALANDRE—C'est bien, j'y verrai... M. Van Hore, j'aurais quelque chose de très important à vous communiquer, mais peut-être préférerez-vous attendre à demain.

VAN HORE—Oh! non, je suis à votre disposition, voulez-vous passer à mon bureau privé?

CALANDRE—Oh! ce n'est pas nécessaire, d'ailleurs je serai court. M. Morse, seriez-vous assez bon de porter ce reçu à mon bureau, vous le remettrez à mon secrétaire, vous lui direz de vous remettre les feuilles de paye pour la division de M. Van Hore.

MORSE—C'est bien, monsieur. (Il sort au fond).

SCENE XXIV

Calandre—Van Hore.

CALANDRE—M. Van Hore, j'ai 39 ans, par conséquent je ne suis plus un enfant, et je suis décidé à me marier. Il y a quelques années, je vous avais exprimé une semblable décision, et je vous avais demandé la main de Mademoiselle Clara Van Hore, votre fille aînée, ce que vous m'aviez généreusement accordé, à condition que mademoiselle Clara y consentirait... Je ne songeais guère alors que j'avais un rival, mais il en était ainsi, et mademoiselle Clara ne voulut pas de moi. M. Van Hore, je ne relaterai pas les pénibles événements qui s'ensuivirent, vous les connaissez mieux que moi.

VAN HORE—Hélas! oui, je ne le connais que trop, et ma pauvre Clara en a conservé une telle tristesse, qu'elle fait peine à voir.

CALANDRE—M. Van Hore, au delà de six années se sont écoulées, et ce jeune Dubois qui était fiancé à Mademoiselle Clara, est—peut-être sorti du pénitencier et peut-être si l'on fouillait le dossier, pourrait-on trouver quelque preuve de son innocence, enfin quelque chose qui pour-

rait le réhabiliter dans son honneur, et comme j'ai pu le constater moi-même, Mademoiselle Clara, je crois, serait encore disposée de l'épouser. D'ailleurs je suis persuadé que ce pauvre jeune Dubois était innocent du crime dont il avait été accusé.

VAN HORE—Oh! pour cela, j'en suis convaincu.

CALANDRE—Comme vous voyez, j'ai oublié ce premier amour. D'ailleurs j'ai rencontré depuis quelque temps une jeune demoiselle qui me plaît beaucoup, et qui, je crois, ferait plutôt mon bonheur, et je suis certain d'un autre côté que je saurais la rendre heureuse. M. Van Hore, nous sommes tous deux des hommes d'affaires, et j'irai droit au but. M. Van Hore, je viens solliciter la main de mademoiselle Lucille, votre fille.

VAN HORE—Vous?... encore vous?... M. Calandre, je suis très honoré de la proposition que vous me faites, et je serais très flatté que ma fille Lucille, deviendrait l'épouse d'un gentleman tel que vous, mais, M. Calandre, il y a un grand obstacle à ce projet... obstacle que je ne puis contrôler. Je veux d'abord le bonheur de ma Lucille, si bonheur est possible, et je dois vous l'avouer tout de suite, je n'entends pas traiter du mariage de ma Lucille, comme une transaction ordinaire de commerce. Je suis forcé de décliner en son nom, votre toute aimable proposition... Lucille, ma fille est fiancée à M. Alfred Morse.

CALANDRE—Fiancée à Alfred Morse!!!

VAN HORE—Oui, monsieur, Alfred Morse, un jeune homme qui n'est pas riche, mais de la plus grande honnêteté, et qui la rendra heureuse et c'est tout ce que je demande... Au revoir, monsieur. (Il sort au fond).

CALANDRE (seul)—Oui, au revoir... C'est de cette manière qu'on reçoit ma proposition... Moi, George Calandre... être supplanté par un bambin tel que ce jeune Morse, un petit employé qui n'a pas deux sous à faire battre ensemble... Ah! c'est bien... nous allons nous en occuper de sa grande honnêteté... Et vous, père Van Hore, je vous ferai bien changer d'idée... Nous allons nous occuper de votre

jeune préféré... Ce soir, père Van Hore, nous allons nous occuper de lui, et vous allez avoir une preuve

de sa grrr'ande honnêteté... oui, ce soir.

RIDEAU—FIN DU 1er ACTE

ACTE SECOND

SCENE I

Mêmes d'avant qu'au premier acte, seulement les lampes sont allumées. Une couple d'heures sont supposées s'écouler entre le premier et le deuxième acte.

MORSE (seul)—Bien, voici mon travail terminé. Les feuilles de paye sont toutes prêtes, et nous pourrions faire la distribution des argents aussitôt que M. Van Hore arrivera demain matin.

(Fresimus et Duchausse entrent bras dessus, bras dessous)

SCENE II

Morse, Fresimus, Duchausse

FRESIMUS—Bonsoir M. Morse... Nous avons été, mon ami et moi, prendre une petite consommation au Club, mais mon ami, Monsieur Chausse, s'est renchassé les pieds dans le blé d'Inde... M. Morse, permettez-moi de vous présenter mon ami le Vicomte des Rez de Chaussés, un ami de collège. Allons vicomte, tenez-vous ferme, et faites un de vos plus gracieux sourires, je vous présente M. Morse, mon secrétaire privé. (Salutations gauches et comiques de Duchausse).

MORSE (riant)—Quels types.

FRESIMUS—Maintenant, vicomte, je crois que la meilleure chose que nous puissions faire, serait de se reposer un peu. Nous allons vous préparer un lit de première classe... M. Morse, si vous le permettez, M. le vicomte passera la nuit ci... tenez, là dans le coin, il ne dérangera personne.

MORSE—Oh! je n'ai pas d'objection, mais s'il fallait qu'il se lève durant la nuit, il pourrait sortir, et se faire écraser par les trains qui circulent la nuit.

FRESIMUS—C'est vrai, mais j'ai un plan pour remédier à cela. Voici

une corde qui attache son porte-manteau, nous allons lui attacher les jambes, laissez-moi faire. (Il prend le sac de Duchausse, qui est attaché avec une corde, et essaie de dénouer les noeuds). Tonnerre. Il n'y a pas moyen de dénouer ces noeuds-là. Avez-vous un couteau, M. Morse, pour couper cette corde?

MORSE—Non, je n'en ai pas... mais j'y pense, il y en a un ici. (Il prend un couteau poignard dans son sac de pêche pendu au fond). Tiens, voici.

FRESIMUS—Mais c'est un véritable poignard, ça.

MORSE—C'est mon couteau de chasse. (Fresimus coupe la corde et dépose le couteau à terre, à côté de lui).

FRESIMUS — Bien, maintenant, nous allons le chequer... M. Morse, voulez-vous me donner un coup de main pour conduire le vicomte dans sa chambrette. (Morse et Fresimus portent Duchausse dans le coin et le couchent à terre).

FRESIMUS — Tenez, M. Morse, comme ça il n'y aura aucun danger comme ça il n'y aura uncau danger, et je retrouverai mon chum demain matin... Voici son porte-monnaie, il y a huit piastres et dix cents dedans, demain vous lui donnerez un billet de passage pour les pays fins et la balance de son argent, mais dans tous les cas, je viendrai assister à son départ... A présent tout est correct, je vais me retirer.

MORSE—Mais, où vas-tu coucher, toi?

FRESIMUS—Oh! pas loin, je vais me loger dans un vieux char brisé qu'il y a à côté de la vote. J'aurais bien amené mon chum avec moi, mais il n'aurait pas été capable de grimper dedans... D'ailleurs j'ai

quoiqu'un à surveiller cette nuit... Bonsoir vicomte, il va probablement rêver qu'il est rendu dans le Pays d'in... Bonsoir, M. Morse. (Il sort).

SCENE III

Morse—Duchausse

MORSE — Bonsoir, Frésimus... Quel original... Moi aussi, je vais me retirer, mais le ne m'endors pas du tout... Je vais aller faire une petite marche... je vais aller voir si tout est à l'ordre pour la nuit... je reviendrai tout à l'heure, voir à mon pensionnaire avant d'aller me coucher. (Il éteint les lampes, prend une lanterne et sort au fond, on l'entend fermer la porte à clef).

(Un moment de silence, le théâtre est sombre, musique à la sourdine, une porte de cave s'ouvre au milieu du théâtre, Calandre paraît et monte sur la scène, il porte une lanterne sourde: il va jusqu'à la porte du fond pour s'assurer qu'elle est fermée et revient sur le devant du théâtre).

✓ CALANDRE — Personne ne m'a vu, et aucun être humain ne pourrait se douter que j'aurais pu me blottir dans la cave au charbon, pendant une heure, et m'introduire ici par cette route.. Tout est tranquille.. Morse est parti pour la nuit... Bien, j'entre dans le bureau de M. Van Hore... j'enlève les \$10,400.00 de son coffre de sûreté. Je connais bien la combinaison et la chose sera facile, je garde dix mille piastres pour moi, et je place les quatre cents au fond d'un tiroir du pupitre de Morse, et demain, on s'aperçoit du vol... on accuse Morse... on fouille partout, et on trouve les 400 piastres dans le pupitre de Morse, et me voilà débarassé de cet intrigant... J'ai pris toutes mes précautions, allons, dépêchons-nous... (Il sort par la porte qui conduit au bureau de M. Van Hore, à droite de l'acteur).

(Un moment de silence... Musique à la sourdine).

SCENE V

M. VAN HORE (entre au fond)—

Ce pauvre Morse est allé se reposer... Il faut que j'aille porter dans mon coffre de sûreté, cet argent, que Calandre m'a remis cet après-midi, et que dans l'excitation causée par la conversation de Calandre j'avais oublié. Je n'ai pas besoin de lumière, la lune éclaire assez par la fenêtre de mon bureau. (Il se rend jusqu'à la porte de son bureau privé, et arrête soudainement et écoute). Mais il me semble que j'entends des pas dans mon bureau. Il recule jusqu'au fond du théâtre à gauche, Calandre paraît et descend sur le devant de la scène).

SCENE VI

Calandre, Van Hore, Duchausse

CALANDRE—Je n'ai pu trouver cet argent que j'ai remis à M. Van Hore; le diable se mêle de déjouer mes plans... Où peut-il l'avoir mis?... (En se tournant, la lumière de sa lanterne sourde reflète dans la direction où est Van Hore, et en l'apercevant, Calandre fait un pas en arrière et s'écrie avec surprise et frayeur: O Monsieur Van Hore!!!

VAN HORE—Oui, M. Van Hore, mais quel rôle joue ce soir, M. le Caissier de la Compagnie de chemin de Fer Oriental?... M. Calandre serait-il transformé en bandit? Est-ce là la conduite d'un gentilhomme... (S'avançant). M. Calandre, que faites-vous dans mon bureau privé à cette heure, armé d'une lanterne sourde?

✓ CALANDRE—En effet... en effet, ma conduite peut vous paraître singulière, mais... j'étais inquiet de cet argent que je vous avais remis cet après-midi... je craignais... j'ai remarqué aujourd'hui, que Morse, était en compagnie de caractères passablement douteux, et peut-être...

VAN HORE—M. Calandre, vous avez pris très subitement, un intérêt tout particulier aux biens de la Compagnie... c'est un peu trop de zèle. Le Caissier Calandre qui se fait détective pour surveiller les actions d'un jeune homme des plus honnêtes. Ah! tonnerre! c'est trop fort, votre explication est un peu vague... Avant douze heures, les directeurs de la Compagnie, seront instruits de votre conduite, et des experts seront

chargés de scruter dans votre manière d'agir.

✓ CALANDRE (Dépose sa lanterne à terre, de manière à ce que la lumière se projette vers l'endroit où est le couteau de Morse, laissé à terre par Frésimus, dans une scène précédente).—Comment, monsieur, vous osez insinuer...

VAN HORE—Je n'insinue rien, mais j'affirme que votre conduite n'est pas celle d'un honnête homme! (Calandre fait un mouvement pour s'élaner sur Van Hore). Ne m'approchez pas, ou je vous roue à coups de canne, comme un vil chien que vous êtes...

(Calandre s'élançait sur Van Hore—Lutte entre les deux hommes, finalement Calandre perd prise, et tombe à terre, près du couteau de Morse. Apercevant le couteau, il s'en empare et s'élançait de nouveau sur Van Hore, qu'il frappe de son couteau.—Van Hore tourne sur lui-même et tombe à terre, la tête vers la coulisse de gauche, et les pieds vers le milieu du théâtre. Calandre va s'assurer que la porte est fermée, reviens vers Van Hore et se penche sur le corps de Van Hore, afin de s'assurer s'il est mort, etc., etc., se lève enfin, jette le couteau à terre près du cadavre).

✓ CALANDRE—Mort! mon Dieu, mort!... Mais enfin, il le fallait, le destin l'a mis sur mon chemin... Calmons-nous, maintenant, et soyons prudent... Enlevons tout indice qui pourrait diriger les soupçons sur moi... Voyons pour l'argent... Ah! dix mille piastres... pour moi... non... ce serait dangereux à présent... mettons le tout dans un tiroir de Morse... oui... ou plutôt... mais voici le paletot de Morse... tiens... là, dans sa poche... voilà et maintenant filons. (Il sort par la porte de cave).

(Quelques moments de silence.—Musique à la sourdine.)

SCENE VII

DUCHAUSSE—Mon gueueux, je rêve ty ou je rêve t-y pas?... Ces deux hommes là se sont tués tous les deux, ça c'est sûr. Ah! mon gueux je voudrais ben être cheux nous. Si je peux me rendre une fois, je ne revendrai pas de sitôt par

faite... Mais mon ciel, j'ai ty les jambes gelées, j'ai les deux pieds collés ensemble.

(On entend ouvrir la porte. Morse paraît, Duchausse se couche de nouveau à terre, et se met de dormir).

SCENE VIII

Van Hore—Duchausse—Morse

MORSE—Allons voir notre pensionnaire... Ah! il dort profondément... je crois que la meilleure chose que je pourrais faire moi-même serait de m'en aller chez moi et me coucher, afin d'être frais et dispos pour prendre l'ouvrage demain... L'air n'est pas chaud encore ce soir... mettons notre paletot... bien... (En s'apprêtant pour sortir, il aperçoit le cadavre). Mais qu'est-ce que c'est que ça?... un homme couché ici... mais, c'est M. Van Hore! (Il se penche sur le cadavre et appelle) Mon Dieu il est mort!! Mon Dieu, Mon Dieu!! qu'est-ce qu'il lui est donc arrivé? (Il court comme un insensé et va sonner le timbre électrique).

SCENE IX

Van Hore, Duchausse, Morse et Lapaix.

LAPAIX—Qu'est-ce qu'il y a, pourquoi cette excitation?

MORSE (excité)—Vite, du monde, du monde, de la lumière... M. Van Hore est mort... il a été assassiné... Mon Dieu! mon Dieu!... Et cette pauvre Lucille, comment lui annoncer la nouvelle?

LAPAIX—Peut-être n'est-il pas mort, il faut appeler un médecin.

MORSE—Oui, un médecin. Vite, vas cours au téléphone... (Lapaix sort). Quel est le misérable qui a osé commettre un crime aussi terrible. Cher bon M. Van Hore! (Il se jette sur le cadavre et sanglote. En touchant au cadavre il se fait quelques taches de sang sur les mains).

SCENE X

Les mêmes, Ombra, Roupoil, Frésimus et Lapaix

CALANDRE—Ce n'est peut-être qu'une syncope. Un médecin sera ici dans quelques instants.

ROUPOIL—(Examinant le cadavre). Messieurs, je suis étudiant en

médecine de troisième année et reporter d'un grand journal... la science ne peut rien faire, cet homme est mort.

OMBRA (entre)—Qui a découvert le cadavre?

MORSE—C'est moi. Je suis entré ici pour prendre mon piletot et j'ai aperçu le cadavre, et... mes idées sont toutes confuses... j'ai donné l'alarme.

OMBRA—Etiez-vous seul ici?

MORSE—Oui, monsieur, j'étais seul... mais, non, j'y songe, il y avait un campagnard de couché ici, il doit encore y être.

CALANDRE (surpris)—Comment, quel'un de couché ici.

FRESIMUS—Oui, quelqu'un de couché ici, mais on ne peut avoir de soupçon sur mon ami M. Duchaussé, qui est un honnête cultivateur du Pays fin. Nous avons pris une petite frime ensemble, et afin qu'il ne lui arrive aucun accident durant la nuit, M. Morse m'avait donné la permission, et je l'avais attaché ici, pour pouvoir le retrouver demain matin.

OMBRA (à Duchaussé) — Avez-vous eu connaissance de ce qui s'est passé ici?

CALANDRE—Vous dormiez, sans doute... vous n'avez rien vu?

DUCHAUSSE — Non, monsieur. Oh! non, je n'ai rien vu.

CALANDRE (excité)—Mais voici un portefeuille et un couteau.

OMBRA (Prenant le couteau et le portefeuille)—Un couteau... (à part) et voici deux initiales sur ce couteau "A. M."... (haut). Connaissez-vous ce portefeuille, M. Morse?

MORSE—Oui, monsieur, il appartient à M. Van Hore.

OMBRA—Et ce couteau?

MORSE (après avoir examiné le couteau). Ce couteau est à moi.

OMBRA—Et ces taches de sang sur vos mains, d'où proviennent-elles?

MORSE—Du sang! Mais je ne sais...

OMBRA—Sergent Lapaix, je vous ordonne d'arrêter Alfred Morse.

MORSE—Mais, messieurs, c'est impossible, je vous jure que je suis innocent.

CALANDRE — Oui, messieurs, c'est impossible, et moi, M. Ombra,

je réponds de l'innocence de Alfred Morse.

OMBRA—M. Calandre, nous ne sommes pas ici pour recevoir des certificats de bonne conduite en faveur de M. Morse... Sergent Lapaix, arrêtez cet homme et fouillez-le, afin qu'il ne cache pas d'armes. Que personne ne sorte d'ici avant que nous ayons fait des recherches dans ce bureau. (Sort un sifflet de sa poche et siffle, un assistant paraît). Gardez la porte, et ne laissez sortir personne avant que je vous le permette.

LAPAIX (Après avoir fouillé Morse)—Voici un paquet de billets de banque, que j'ai trouvé dans la poche de pardessus de M. Morse.

CALANDRE—Mais c'est l'argent que j'ai remis à M. Van Hore, aujourd'hui.

MORSE—C'est impossible, je ne ne sais qui a pu mettre cet argent dans la poche de mon paletot... M. Ombra, M. Calandre, je vous le répète, je suis innocent.

OMBRA—Nous sommes habitués à ces histoires-là... Ils disent toujours ça... Sergent Lapaix, emmenez-le... et vous M. Calandre, voyez à faire informer le Coroner, et après l'enquête, vous pourrez faire transporter le corps de M. Van Hore à sa demeure. Je vais annoncer la triste nouvelle à la famille... Je vais envoyer un de mes agents pour surveiller cet homme (il indique Duchaussé) nous aurons besoin de son témoignage.

SCENE XI

Van Hore, Roupoll, Frésimus.

ROUPOIL—Je vais avoir un rapport d'au moins trois colonnes pour mon journal.

FRESIMUS (à part)—Diable! j'ai été trop tard pour prévenir et détourner ce malheur. Tout est contre Morse. (Il se penche et examine le cadavre). M. Roupoll, vous êtes reporter pour un journal, n'est-ce pas?

ROUPOIL—Oui, monsieur, reporter d'un grand journal... le plus grand tirage du Canada.

FRESIMUS — Pensez-vous que Morse est coupable du crime dont il est accusé?

ROUPOIL — Quelle question... mais certainement qu'il est coupable.

Est-ce qu'il n'y a pas assez de preuves contre lui?

FRESIMUS—Et moi, si je vous disais que Morse n'est pas coupable, et que je puis vous mettre sur les traces de l'assassin.

ROUPOIL—Vous?

FRESIMUS — Oui, moi. Voulez-vous me promettre sur votre honneur de ne pas révéler à qui que ce soit ce que je vais vous communiquer à propos du crime, avant que je vous en donne la permission?

ROUPOIL—Oui, je vous le promets.

FRESIMUS—C'est bien, d'abord, venez ici, et prenez avec votre Kodak un cliché de cet appartement, surtout du cadavre. Je vais tourner les rayons de cette lampe électrique vers le cadavre afin que vous puissiez faire un bon cliché... Bien... je vais maintenant vous faire remarquer ce que les autres et vous n'avez pas vu dans l'excitation... Voyez cette cra-

vite rouge que M. Van Hore tient dans sa main droite. La reconnaissez-vous plus tard cette cravate et cette épingle, M. Roupoil?

ROUPOIL — Je la reconnaitrais dans dix ans... cette épingle surtout... c'est un diamant dans les hauts prix.

FRESIMUS—Bien... à présent, pas un seul mot de ceci à personne, et mettons-nous à la recherche du propriétaire de cette cravate et de ce diamant. Comprenez-vous?

ROUPOIL—Oui, mon vieux, je comprends, Frésimus, tu es un "blood" et je te promets de publier ton portrait dans mon journal. (Calandre, Ombra et Lucille entrent. Lucille se jette sur le cadavre de son père en criant et pleurant). Mon père, mon pauvre père.

.. Fin du Deuxième Acte.

RIDEAU

TROISIEME ACTE

Le théâtre représente un "Saloon" de ville; comptoir au fond à gauche, bouteilles, carafes, etc., demi-porte au fond, allant sur la rue; une couple de petites tables et chaises, à droite. Au lever du rideau, John est en arrière de son comptoir à ranger ses bouteilles et verres en ordre.

SCENE I

JOHN (seul)—Les clients sont un peu rares ce matin, mais je n'en suis pas fâché, ça va me donner un peu de repos. L'assassinat à la gare du chemin de fer, hier soir a amené une foule de gens dans cette partie de la ville et on m'a tenu une partie

SCENE II

John—Lapaix.

LAPAIX (Ouvre la porte et fait signe à John)—Psitt! Psitt!

JOHN—Correst, sergent, je comprends le service. (Il apporte un verre de bière à Lapaix).

LAPAIX (Boit son verre de bière)—Hem! ça rafraichit. (Fort). Faites bien attention de fermer à minuit, ce soir. N'oubliez pas ça, les règlements de la Corporation sont sévères sur ce point-là.

JOHN—Je suis les règlements à la lettre, sergent.

(Lapaix sort).

SCENE III.

JOHN (seul)—Ah oui, nous suivons les règlements. (Riant). Ah! ah! Lui aussi le brave sergent Lapaix, il ne manque jamais aux règlements.

SCENE IV.

John, Frésimus et Duchausse

FRESIMUS—Bonjour, John.

JOHN—Bonjour.

DUCHAUSSE—Bonjour, monsieur John.

JOHN—Bonjour, bonjour, ça va t-y mieux aujourd'hui?

FRESIMUS—Ah! ça ne va pas... on a des fils d'araignées dans la gorge, et puis, mon ami M. Duchausse s'est couché avec un collet droit autour du cou, ça lui a donné le terticoll un peu, ah! ah! ah!

John et Frésimus rient.

DUCHAUSSE—Vous riez ben, mais c'est pas drôle ces affaires-là. Mais si on prenait une petite absinthe, ça nous remettrait un peu.

FRESIMUS—Oui, ça nous remettrait un peu, parce qu'on est passablement fripé, mais John, nous sommes cassés, nous n'avons pas c'te coppe. Il restait encore de l'argent à mon ami Duchausse, mais j'avalais donné son porte-monnaie à M. Morse, pour en prendre soin, et Morse l'a emporté avec lui quand il a été arrêté.

JOHN—Mes amis, vous avez un peu de dépenses ici, hier soir, et certes, il ne sera pas dit que John est un mesquin et un ingrat. Venez prendre l'absinthe (Ils boivent). Mais, dites donc, vous, M. Duchausse, vous étiez dans le dépôt, hier soir, quand Morse a tué ce pauvre M. Van Hore?

DUCHAUSSE—C'est pas Morse qui a tué cet homme-là!

FRESIMUS—Bien oui, Baptiste, c'est Morse qui l'a tué.

DUCHAUSSE—C'est M. Morse qui l'a tué?!

FRESIMUS—Eh oui, c'est lui Baptiste, c'est Morse qui l'a tué, mette.

DUCHAUSSE (d'un air bête) — Eh! oui, regard' donc, c'est lui qui l'a tué, eh! eh! eh!

FRESIMUS — Tiens, Baptiste, viens t'asseoir. (A part à Duchausse) Rappelle-toi donc ce que je t'ai dit. C'est Morse qui a tué M. Van Hore, tu comprends.

DUCHAUSSE—Oui, oui, je comprends... je comprends assez, que je ne comprends rien dans tout ça, mais c'est égal, et le dirai que c'est Mjersa.

FRESIMUS—C'est bon... maintenant, Baptiste, il faut faire attention, il ne faut pas trop boire aujourd'hui.

DUCHAUSSE—Ah! je n'en prendrai pas trop, mais ce qui me turlupine, c'est d'être obligé de rester en ville pour l'enquête... et puis, c'est c'te pauvre Louise et puis les enfants qui m'attendent... Comme ils doivent être inquiets... (Baïlle). Mon cœux que je m'ennuie donc!... Encore si j'avais mon argent.

FRESIMUS — Voyons, Baptiste, sois donc raisonnable... on ira le chercher, ton argent.

SCENE V

Les mêmes, et Roupoil

ROUPOIL (entrant) — Bonjour John, bonjour mesieurs.

DUCHAUSSE et FRESIMUS — Bonjour, M. Roupoil.

ROUPOIL—Ah! John, j'ai préparé mon rapport de l'assassinat Van Hore, pour l'édition de ce soir... trois colonnes et demie, John, oui, trois colonnes et demie... vous allez lire cela ce soir... mais, John, vous ne direz à personne, que c'est moi qui l'ai écrit... c'est entre nous... vous savez. Messieurs, si vous voulez prendre quelque chose à ma santé, c'est moi qui paie.

DUCHAUSSE—Avec plaisir.

FRESIMUS— (à Duchaussé) — Nous sommes dans la luck, mais fais attention. (Ils se font servir au comptoir).

ROUPOIL (à part, à Frésimus) — Y a-t-il du nouveau?

FRESIMUS—Non, pas encore, mais faites bien attention, il faut la plus grande discrétion sur ce que je vous ai dit hier soir.

ROUPOIL—Soyez sans crainte, je comprends, et je serai discret... Mais M. Duchaussé, s'il vous plaît, voulez-vous vous asseoir ici, que je prenne votre portrait pour publier dans mon journal, ce soir.

DUCHAUSSE—Mon portrait... ? ?

FRESIMUS—Oui, ton portrait, Baptiste. Tiens, viens t'asseoir ici... bon... à présent, reste bien tranquille... et regarde ici...

DUCHAUSSE (assis)—Vous me mettez une bague en or.

ROUPOIL—Oui, oui, mais restez tranquille.

DUCHAUSSE—Oui... je ne parle plus... Oh! mettez-moi donc une épinglette et une chaîne de montre en or.

ROUPOIL — Oui, je n'oublierai pas, mais ne bougez plus.

DUCHAUSSE—N'oubliez pas mon porte-manteau, pour montrer que je suis en promenade.

FRESIMUS—Non, non, on ne manque rien, mais reste bien tranquille, on oubliera pas un bouton.

DUCHAUSSE—Je ne grouille plus. ROUPOIL (ajuste le foyer de son kodak, etc.)—Bon, c'est fini.

DUCHAUSSE (riant) — Eh! eh! eh! mon portrait! La Louise va rester surprise... Mais vous allez me le montrer, pour voir si je me ressemble bien.

ROUPOIL—Pas à présent, je vous montrerai une épreuve cet après-midi.

DUCHAUSSE—Montrer quoi?

FRESIMUS—M. Roupoil te montrera une preuve cette après-midi, que c'est bien ton portrait qu'il a pris. Comprends-tu?

ROUPOIL—Maintenant, M. Duchaussé, si vous voulez bien, vous allez venir vous asseoir ici avec moi, et vous allez me dire d'où vous venez où vous êtes venu au monde, afin que je prenne des notes pour mon rapport.

FRESIMUS (à part, à Duchaussé) — Baptiste, tu sais, fais attention, tu n'as rien vu, tu comprends.

DUCHAUSSE—Ah! je comprends. (à Roupoil). Vous savez, M. Roupoil, je n'ai rien vu, vous comprenez.

ROUPOIL—C'est bon... venez vous asseoir. (Ils s'assoient ensemble, près d'une table, au fond, à droite).

SCENE VI

Les mêmes, George Van Hore

GEORGE (entrant) — Bonjour John.

JOHN—Ah! tiens, bonjour, M. George.

FRESIMUS (à part) — Ah! diable, mon ami George, mais il ne me reconnaîtra pas sous ce costume, non, c'est impossible. (Il va s'asseoir près

d'une table à droite, de manière à ne pas être reconnu de George).

JOHN—Vous avez une bien triste arrivée, M. George.

GEORGE—Oui, mon ami, bien pénible.

SCENE VII

Les mêmes, Ombra

OMBRA—Ah! bonjour, M. George, quand êtes-vous arrivé?

GEORGE — J'arrive... aussitôt que j'ai reçu le télégramme de M. Calandre, m'annonçant la mort tragique de mon pauvre père, je suis embarqué sur le premier train et me voici... Et mes pauvres soeurs, comment sont-elles?

OMBRA—Vous comprenez bien, M. George, que la nouvelle les a presque foudroyées, malgré que nous avons pris tous les ménagements possibles pour leur annoncer le grand malheur qui les frappait, mais enfin comme toutes les femmes dans les rudes épreuves elles ont repris leur courage et leur énergie... et dans les circonstances...

GEORGE—Pauvres soeurs!!! M. Ombra, vous n'avez rien découvert de nouveau?

OMBRA—Non, absolument rien.

GEORGE—Il ne faut rien négliger pour arrêter le coupable.

OMBRA—Mais, monsieur George, le coupable est arrêté.

GEORGE—Ah! oui, je sais qu'on a arrêté Alfred Morse, mais c'est impossible... c'est impossible, il n'est pas coupable de ce crime horrible.

OMBRA—Toutes les preuves sont contre lui.

GEORGE—Oh! cela ne peut pas être possible... il faut chercher partout. Entendez-vous, cherchez partout, ne négligez rien... et si vous avez besoin d'aide, je vous ferai donner toute l'assistance nécessaire.

OMBRA—Enfin, comme vous voudrez... Je me rends chez le Magistrat, afin de le prévenir que l'enquête préliminaire aura lieu demain avant-midi. Au revoir, M. George. (Ombra sort).

SCENE VIII.

Fresimus, Ruppoll, Duchausse, John et George

GEORGE—John, je suis tout

John—

énervé... donnez-moi donc un verre de Sherry avec un peu de glace. Et vous, messieurs, vous étiez peut-être des employés de mon père, venez prendre un verre de vin avec moi, venez, mes amis. (Tous s'approchent et se font servir excepté Fresimus). Et vous, mon ami, ne restez pas en arrière, venez.

FRESIMUS—Je vous remercie, M. Van Hore, je ne m'en sens pas le besoin.

GEORGE (à part, s'approchant). —Mais, je connais cette voix. (Haut). Venez, venez... mais c'est Alexandre.

FRESIMUS—Chut! pas un mot ici... j'accepte un verre avec vous, M. Van Hore et soyez assuré que sous les habits grossiers qui me couvrent, il y a ici un cœur qui sait sympathiser avec ceux qui souffrent... Un verre de vin, M. John

GEORGE (Après avoir pris leur consommation), s'adressant à Fresimus—Venez donc vous assooir ici un moment, j'aurais à vous parler. (Ils vont s'asseoir près d'une table à droite, en avant du Théâtre). Alexandre, je suis content de te rencontrer... quand es-tu sorti?

FRESIMUS—Je suis sorti du... du... collège, George, il y a dix jours et je suis ici depuis hier.

GEORGE—Mais, pourquoi n'es-tu pas venu me trouver à New York, je t'attendais.

FRESIMUS—Comment m'y rendre? Je n'avais pas assez d'argent.

GEORGE—Mais je t'ai fait envoyer cinquante piastres et une passe pour New York.

FRESIMUS—Je n'ai rien reçu, ni ton argent ni ta passe.

GEORGE—C'est singulier, mais mon père m'a écrit il y a quelques jours, me disant qu'il avait chargé le Caissier de t'envoyer ce montant.

FRESIMUS—Calandre!... mais tu as encore confiance en cet homme?

GEORGE—Non, c'est un vil hypocrite... mais, comment se fait-il que tu sois sous ces haillons?

FRESIMUS—Pour deux raisons: la première, parce que je n'avais pas d'argent pour en avoir de meilleurs, et ensuite pour ne pas être reconnu. Quand je suis sorti du pénitencier, on m'a remis les habits que j'avais quand j'y suis entré, il y a six ans.

mais je me sentais gêné dans ces habits... Je fis rencontre d'un pauvre vieux tramp, dans un petit village, et moyennant quelques piastres que je lui ai données, je changeai mes habits pour les siens et j'ai pu me rendre fréquemment, sans être reconnu de personne... Je voulais m'assurer par moi-même si mes anciens amis me croyaient coupable du crime dont on m'avait accusé... Toi, George, tu le sais, j'étais innocent.

GEORGE—Pauvre ami, que tu as dû souffrir!... Oui, Alexandre, je te savais innocent! Reprends courage et sois confiant. Il y a quelques jours, j'ai eu des informations du bureau des détectives Plukerton de New York, qui avant longtemps, nous feront mettre la main sur le véritable auteur du faux cheque, et dont tu as été accusé et pour lequel tu as dû passer six longues années au pénitencier... Mais, tiens, j'y pense, voici un peu d'argent, afin que tu puisses laisser ces mauvais habits.

FRESIMUS—Merci, George... mais je ne sais quand je pourrai te rembourser.

GEORGE—Teu! teu! teu! on ne parle pas de ces choses-là entre nous... Maintenant, vas chez un tailleur, te faire habiller... Je t'attendrai ce soir, tu viendras souper avec nous.

FRESIMUS—Oh! ne m'attendez pas... Je vais rester dans les alentours de la gare, pour épier... Il faut que je trouve le coupable de l'assassinat.

GEORGE—Mais toi aussi, Alexandre, tu ne crois pas que Morse soit l'auteur de ce crime horrible.

FRESIMUS—Non, George, Morse n'est pas coupable, j'en suis convaincu, et je te jure qu'à l'enquête demain, je pourrai révéler le nom du véritable assassin... Maintenant, pas un mot à personne que tu m'as vu. Va voir tes soeurs et console-les bien. (Se levant et venant vers le milieu du théâtre)... Oui, M. Van Hore, c'est tel que je vous dis... M. Roupoil qui est reporter d'un journal, pourra vous renseigner.

GEORGE—M. Roupoil?... Ah! c'est bien... Je vais chez moi... si vous voulez m'accompagner, je se-

rais anxieux d'obtenir tous les détails sur le triste assassinat de mon père

ROUPOIL—Avec plaisir, monsieur (à part). Je vais tâcher d'avoir une photographie des Demoiselles Van Hore, surtout de Mademoiselle Lucille.

(George et Roupoil sortent).

SCÈNE IX

John, Duchaussé, Frésimus.

FRESIMUS (à part)—Il faut que j'aille chez un costumier, afin de me procurer un déguisement plus au complet que celui-ci... Puisque George m'a reconnu, d'autres pourraient, tout aussi bien me reconnaître, et cela dérangerait mes plans... Il faut tout faire pour sauver ce pauvre Morse... (Haut à Duchaussé). Baptiste, je vais aller voir si je puis avoir ton argent de Morse. Attends-moi tel, je ne serai pas longtemps... Mais fais bien attention, Baptiste, il ne faut pas hâter.

DUCHAUSSE—Il n'y a pas de danger, d'ailleurs, je n'ai pas d'argent.

(Frésimus sort).

SCÈNE X

Duchaussé, John.

DUCHAUSSE—Mon gueux que je m'ennuie donc, je voudrais bien me voir chez vous. Je vous demande un peu M. John si je suis malchanceux pour la première fois que je viens en ville de me trouver dans une affaire comme ça.

JOHN—Ah! bien, M. Duchausse, ils ne vous garderont pas bien longtemps, aussitôt que vous aurez donné votre témoignage, vous pourrez vous en aller... Les enquêtes... c'est jamais bien long. Naturellement, quand ils feront le procès devant la Cour Criminelle, vous serez obligé de revenir pour une quinzaine de jours au moins.

DUCHAUSSE—Quinze jours... Ah! mon ciel. J'amènerai ma femme sûr.

SCÈNE XI

John, Duchaussé, Samuel

SAMUEL (entrant en sifflant)—Faire frotter vos bottes, monsieur.

DUCHAUSSE—Hein?

SAMUEL—Faire frotter vos bottes.

DUCHAUSSE—Eh! ben, c'est bon. C'est dommage que tu ne sois pas venu avant de faire prendre mon portrait.

SAMUEL—Venez vous assir icite, le père. (Duchausse va s'asseoir au fond, à droite, et Samuel cire une de ses bottes). Le Juge entre.

LE JUGE—Bonjour, John... Ah! quelle chaleur... quelle chaleur écorçante.

JOHN—Oui, M. le Juge, il fait une grande chaleur, mais il fait bon ici.

LE JUGE—En effet, on est bien ici. C'est pour cela que je suis entré... oui... pour me reposer un peu... John, préparez-moi donc une limonade. Ah! quelle chaleur, quelle chaleur.

JOHN—Un peu de quelque chose de fort dans votre limonade?

LE JUGE—Non, merci, John. Aucune boisson alcoolique pour moi. Il y en a assez qui en font usage et en abusent sans moi. (John apporte la limonade). Merci... Ah! c'est une excellente limonade.

JOHN—S'il vous plaît, M. le Juge, pourriez-vous m'obliger en me disant quand aura lieu l'enquête sur le meurtre de M. Van Hore?

LE JUGE—Cette enquête... est fixée... heu... pour dix heures demain matin... C'est une affaire sérieuse... ou... très sérieuse... C'est étonnant que ce pauvre jeune Morse... soit glissé dans une aussi mauvaise affaire... Il me paraît être un brave garçon... J'ai bien sûr... C'était un honnête citoyen, oui, un honnête citoyen. Mais, dites-le, John, auriez-vous vu M. le Défective Ombré, ce matin?

JOHN—Oui, M. le Juge, il est venu ici, il y a une dizaine de minutes. Il est parti d'ici pour se rendre à votre bureau.

LE JUGE—Ah! pour se rendre à mon bureau. (Boit sa limonade). Je suis un peu rafraîchi... oui... je vais m'y rendre. Au revoir, John.

JOHN—Au revoir, M. le Juge. Merci. (Le Juge sort).

John, Duchausse, Samuel.

SAMUEL—Bien, monsieur, la moitié de ma job est faite, vous allez

me payer avant de finir.

DUCHAUSSE—Te payer quoi?

SAMUEL—Me payer pour frotter vos bottes.

DUCHAUSSE — Combien est-ce que ça coûte?

SAMUEL—Dix cents.

DUCHAUSSE—Finis ta job, mon garçon, je te paierai aussitôt que j'ai reçu mon argent.

SAMUEL—Ah! pas d'affaires, je fais mon business "cash" moi. Il faut me payer tout de suite.

DUCHAUSSE—Est-ce que votre visage est pas bon pour dix cents?

SAMUEL—Ah! votre visage serait bon pour dix piastres pour faire peur aux cornelles dans un champ de blé d'Inde, mais pas avec moi.

DUCHAUSSE — Ben "regarde-moi" quand je te dis que je te paierai aussitôt que j'aurai reçu mon argent.

SAMUEL—Ah! oui, quand vous aurez reçu votre argent... On m'embroche pas de même moi... Me prenez-vous pour un frais... (se moquant de Duchausse). Ecoutez, le père, je n'ai pas de brins de foin dans la barbe, moi... Si vous faites prendre votre portrait, vous pourrez vous mettre de côté... Ecoutez-donc il y a une de vos bottes qui a l'air choquée contre l'autre... Ah! ah! ah! Ça, ça court comme un coq... Vous pourrez en appeler une la noire, et puis l'autre la grise. Pensez-vous qu'il va y avoir ben de belouets cette année. Vous ferez ben des amigués à votre vieillesse pour moi. Ah! ah! ah! (Il sort).

SCENE XIV

John, Duchausse.

DUCHAUSSE (se moquant de Samuel)—Oui, ah! ah! A cré... p'tit polisson, va. Je vous demande un peu si je suis ben amanché comme ça... Qu'est-ce que Frésimus fait ou'il ne revient pas... Mon gueur que je voudrais ben me revoir cheux nous.

SCENE XV

John, Duchausse, Frésimus

FRESIMUS (en costume de matelot)—Et de tribord à babord, nous entrons en rade... je vous salue capitaine.

JOHN—Bonjour, la marée.

FRESIMUS—Achetez-vous les oiseaux, ici?

JOHN—Oui, nous achetons les oiseaux quand ils ne sont pas trop chers.

FRESIMUS (indiquant Duchausse)—Vous n'avez pas dû payer bien cher pour celui-là... Je viendrai vous montrer cet après-midi, les deux plus beaux oiseaux que vous n'avez jamais vu de votre vie. Deux perroquets chinois avec des pendants d'oreilles dans le nez et des chapeaux de castor sur la tête. En attendant, capitaine, je prendrais un verre de bière, j'ai une soir tropicale,—et un pâté, capitaine, j'ai une faim de cannibale. (Il s'assoit près d'une table). Et toi, associé, chausse rien que d'un pied, as-tu déjeuné?

DUCHAUSSE—Non, je n'ai pas mangé depuis hier, j'ai l'estomac rendu dans le dos.

FRESIMUS—Capitaine, un autre pâté et un autre verre de bière. Je n'aime pas à boire et à manger seul. Viens t'asseoir ici, Joe, nous allons déjeuner ensemble.

DUCHAUSSE (va s'asseoir près de Frésimus)—Je m'appelle pas Joe... Je m'appelle Baptiste.

FRESIMUS—Oui, et bien de borbord à tribord, ça m'est égal, mangeons un pâté, Baptiste.

DUCHAUSSE—Vous avez l'air d'un bon cœur d'homme vous. Mais, dites donc quel est votre nom?

FRESIMUS—Mon nom? Je m'appelle Petrosimus.

DUCHAUSSE—Hein! Petrosimus, seriez-vous parent avec mon chum Frésimus?

FRESIMUS—Frésimus! bien, je pense bien, c'est mon frère.

DUCHAUSSE—Ben, regard' donc voir, si c'est pas chanceux. (Ils se font servir et mangent, pendant qu'ils mangent on peut introduire un programme de chant, danse, musiciens ambulants, etc. ad libitum). (A la fin du programme musical, etc. tel que dit plus haut, le Sergent Lapaix entre et s'approche de Duchausse qui est assis avec Frésimus).

SCENE XVI

John, Duchausse, Frésimus et
La Paix

LAPAIX—M. Duchausse, j'ai une commission pour vous... j'arrive du

poste central et M. Morse m'a chargé de vous remettre ce porte-monnaie. Il m'a dit qu'il vous appartient... Ce porte-monnaie contient la somme de huit piastres et dix centins.

DUCHAUSSE—Mon argent, hurrah pour Morse... Oh! les amis, venez prendre quelque chose, c'est moi qui paie... prenez un cigare, monsieur le sergent... c'est dommage que Frésimus ne soit pas ici... (Pendant la dernière partie de cette scène, Calandre entre et va s'asseoir seul en avant, à droite).

SCENE XVII

John, Duchausse, Frésimus, Lapaix et Calandre.

DUCHAUSSE (s'approchant de Calandre, sans le reconnaître)—Allez prendre un coup vous aussi, votre verre est payé. (Surpris). Excusez, monsieur, je ne vous avais pas reconnu.

CALANDRE—M. Duchausse, venez vous asseoir ici un moment, je voudrais vous parler de votre femme.

DUCHAUSSE—De ma femme?... elle est-y malade?

CALANDRE (à part, à Duchausse)—Oui, elle est malade, elle est bien inquiète de vous, et elle vous fait dire de vous en aller... Dites donc, M. Duchausse, vous savez vous dormiez l'autre soir et vous n'avez rien vu... Vous êtes bien chanceux de n'avoir rien vu car si vous vous étiez aperçu de quelque chose, on vous garderait ici, pour un mois au moins, et votre pauvre femme en mourrait de chagrin et d'inquiétude. Tenez, prenez ceci afin de payer votre pension durant le temps que vous resterez à Montréal. (Lui donne de l'argent). (Haut). Comme ça, vous n'avez rien vu ni entendu eh! bien c'est bon M. Duchausse. (Lapaix s'avance auprès de Calandre).

LAPAIX—M. Calandre, je suis chargé par M. Ombra de vous remettre une lettre de la plus haute importance, il m'a dit de vous la donner personnellement.

CALANDRE—Une lettre de M. Ombra, c'est bien, donne.

FRESIMUS (à part)—Une lettre de M. Ombra. Oh! oh!

CALANDE (à part) — Voyons, qu'est-ce qu'il y a (il lit, à part M. Calandre. "Je vous retourne votre chèque de 200 piastres, que vous m'avez donné. Je ne veux plus me mêler de vos affaires qui... semblent s'embrouiller. Il y a six ans, lorsque vous avez fait arrêter Alexandre Dubois, en l'accusant d'avoir faussé un chèque de Mille piastres, j'ai failli me compromettre dans cette affaire et me mettre dans le trouble. Je viens d'apprendre que Dubois était innocent, et que c'est vous-même qui aviez forgé le chèque. Depuis ce temps, les détectives de Pinkerton me surveillent. Ainsi ne comptez plus sur moi. Bien à vous, R. Ombra"... Diable d'imbécille, ça peut compliquer les choses... Heureusement qu'il ne connaît rien du meurtre et ne pourra pas me dénoncer. (Il remet la lettre dans l'enveloppe et met le tout dans sa poche de paletot). Il faudrait pourtant voir Ombra, et m'assurer de nouveau s'il croit Morse coupable, il faut maintenant le convaincre... Voyons, je suis fou... personne ne m'a vu, et il m'est inutile de trembler... Ce campagnard Duchausse était certainement trop ivre, pour voir ce qui s'est passé... Si j'accuse ce Duchausse d'avoir commis le meurtre... ce serait peut-être un moyen d'embrouiller la situation, et me mettre plus en sûreté. (Il est excité et enlève son paletot qu'il place sur la table).

FRESIMUS (à part)—Il faut que j'aie cette lettre-là à tout prix... Elle contient des nouvelles qui n'ont pas l'air de lui faire bien plaisir. Oh! tiens, j'ai une idée (à Baptiste). Ecoute donc Baptiste, veux-tu, on va jouer un tour à John?

DUCHAUSSE—Oui, oui, qu'est-ce que c'est?

FRESIMUS (à part)—Tu vas sortir à la porte, et puis tu rentreras en criant "au feu, au feu, au dépôt!... ils vont tous courir dehors, et puis nous autres, nous resterons en dedans, nous allons rire.

DUCHAUSSE—C'est correct. (Il sort et rentre immédiatement en criant:) Au feu! au feu! au feu au

"dipot"!! (Tous sortent en courant, excepté Frésimus et Duchausse).

SCENE XVIII

Frésimus et Duchausse.

FRESIMUS (allant jusqu'à la porte)—Bon, ils traversent la rue... j'aurai le temps. Maintenant Baptiste, mets-toi ici et fais attention, aussitôt que tu les verras revenir, tu m'avertiras.

DUCHAUSSE — Mais... je ne comprends pas...

FRESIMUS—Oh! pas de mais, vite, écoute-moi... il faut sauver Morse... C'est Frésimus qui parle... tiens, (il enlève sa barbe postiche). Je t'expliquerai cela plus tard, vite.

DUCHAUSSE—Oui, oui, Frésimus, tout ce que tu voudras.

FRESIMUS—Bon, la lettre à présent (il cherche dans les poches du paletot de Calandre, resté sur la table) la voici... lisons (lit). Ah! voici une preuve de mon innocence... il faut garder cette lettre... mais laissons lui l'enveloppe, il croira avoir perdu la lettre... C'est mon bon ange qui m'a inspiré...

DUCHAUSSE—Dépêche-toi, Frésimus, John s'en revient... il a l'air fâché.

FRESIMUS—C'est correct... j'ai fini... mettons-nous à côté de la porte et aussitôt qu'il sera entré... sauvons-nous avant qu'il nous voit.

DUCHAUSSE — Oui, oui, parce qu'il a l'air bien fâché. (Ils se placent à côté de la porte et aussitôt que John est entré, ils se sauvent sans que John les voit, la porte en s'ouvrant en dedans se trouvant à les cacher tous deux de la vue de John).

SCENE XIX

JOHN, seul—Où sont-ils ces malfaiteurs, que je leur torde le cou à tous les deux. (Cherche partout). Où sont-ils fourrés... l'idée de nous faire faire une course comme ça... Ouf! je n'ai jamais été si surpris de ma vie... (Il s'assoit). Si c'est pas assez pour donner l'asthme ou une maladie de coeur. (Il s'essuie avec son mouchoir).

John, Calandre.

✓ CALANDRE (avec colère)—Où est-il cet imbécile? que je l'assomme

...où est-il, John? Il n'y a qu'un fou... qu'un aliéné pour avoir des plans pareils... et je ne serais pas surpris, que cet individu serait impliqué dans l'assassinat de M. Van Hore... On devrait s'enquérir sur les antécédents de ce type-là, car enfin il a été trouvé dans la gare le soir du crime... je vais m'occuper de cela... il faut que l'on tienne une enquête sur ces faits.

JOHN—C'est une heureuse idée que vous avez là, M. Calandre, car je ne puis croire que Morse soit le coupable.

✓ CALANDRE — Cependant toutes les preuves sont contre lui... et... Tenez, John, servez-moi un verre de Cognac Hennessy, je ne me sens pas bien. Je me sens nerveux... (à part, pendant que John va servir ce que Calandre lui a demandé). Voyons, il faut que je me remette, j'ai besoin de tout mon sang froid. (John lui apporte un verre de biisson). Merci John... maintenant, veuillez me laisser, je vais me reposer un peu. (John retourne à son comptoir) (à part). Je me deman-

de encore qu'est-ce qui a pu pousser cet imbécile à crier au feu... Oh! dans tous les cas, ce n'est d'aucune importance... il n'y a rien à craindre de ce côté... Allons, je suis fou! ... je vois tout en noir... tiens, buvons, un peu de cognac va nous donner un peu plus de courage. (Il boit). Ah! il me semble que ça va mieux... (se levant). Tiens, il faut que je vois Ombra... mais, j'y pense, sa lettre que j'ai laissée ici, c'était imprudent de ma part... (Il perd l'enveloppe dans la poche de son paletot) (Il se rasseoit). Il faut brûler cette lettre qui est très compromettante., (Il allume une allumette et met le feu à l'enveloppe, qu'il suppose contenir la lettre) L'imbécile!! écrire une lettre comme celle-là (Il allume un cigare avec l'enveloppe en flamme et en regardant l'enveloppe se consumer). Voilà bien l'image de ma vie... un peu de flamme... un peu de fumée... et c'est fini.

FIN DU TROISIEME ACTE

RIDEAU

ACTE QUATRIEME

Le théâtre représente une Cour de Justice: Tribunal au fond, table pour greffier, boîte à témoins à droite, sièges, etc.

SCENE I

Le Greffier (au lever du rideau, entre à gauche et va s'asseoir auprès de la table, et range ses papiers et ses livres).

LE GREFFIER—Bien tous les témoins sont assermentés. Aussitôt que M. le Juge sera arrivé nous pourrons procéder. C'est une enquête qui sera probablement très longue, mais qui ne changera pas grand chose sur le sort de ce pauvre jeune Morse... C'est tellement incroyable, un jeune homme si tranquille, si gentil... qui a été si bien élevé... commettre un crime comme celui-là... C'est étrange, que ça ne peut pas m'entrer dans la tête, de croire que ce jeune homme est coupable... Mais, enfin, tout est contre lui... Pauvre Morse, je ne voudrais pas être à sa place.

SCENE II

Le Greffier, Calandre

CALANDRE (entrant) — M. le Juge est en retard, il n'a pas pourtant cette habitude.

LE GREFFIER (regardant l'heure à sa montre)—Pardon, M. Calan-

dre, il n'est que dix heures moins quatre minutes. M. le Juge sera très exact, j'en suis certain.

(Calandre va s'asseoir sur le devant de la scène, à gauche).

SCENE III

ROUPOIL (entrant)—Votre serviteur, messieurs. M. le greffier, s'il vous plaît, une bonne place, afin que je puisse tout voir et tout entendre... Vous savez, je représente un des plus grands journaux du pays, et je veux un bon rapport.

GREFFIER—Tenez, M. Roupoil, prenez un siège auprès de moi, ici.

ROUPOIL—Oh! merci, vous êtes bien aimable. M. le Greffier. (Avec son kodak). Tenez, je prends votre binette, pour publier dans mon journal, et surtout je n'oublierai pas une bonne note.

SCENE IV

Les mêmes, puis Ombra entre, salue et va s'asseoir à côté de Calandre.

Le docteur et George entrent ensemble, et vont s'asseoir—le docteur au fond—George près de la table du Greffier, du côté opposé à Roupoil.

Duchausse entre conduit par le Sergent, qui le fait asseoir près de la tribune au fond à droite. Le Sergent reste debout à côté.

(Ces différentes entrées doivent être faites sans précipitation).

SCENE V

Les mêmes, Le Juge

Le Juge entre à droite solennellement, tous se lèvent, le Juge monte à la tribune.

LA PAIX (A l'entrée du Juge, crie)—Silence dans la Cour.

(Après que le Juge est assis, tous s'assoient excepté Duchausse, qui regarde partout d'un air hébété).

LA PAIX (frappant sur la tête de Duchausse avec son bâton)—Asseyez vous. (Duchausse s'assoit). Oyez! oyez oyez! la Cour des Sessions de la Paix est ouverte, toutes les personnes qui y ont affaire, peuvent s'approcher, elles seront entendues. —Dieu sauve la Reine.

DUCHAUSSE—Ah! mon guez, je voudrais ben être cheux nous.

LA PAIX (criant)—Silence.

LE JUGE—Monsieur le Greffier, veuillez faire comparaître l'accusé Alfred Morse.

LE GREFFIER—Oui, votre Honneur... Sergent La Paix.

LA PAIX—Monsieur le Greffier.

LE GREFFIER—Faites entrer le prisonnier, Alfred Morse.

(La Paix sort à gauche, et revient avec Morse, qu'il conduit à la barre). (En voyant entrer Morse, Duchausse se lève debout).

LE JUGE (sévèrement à Duchausse)—Allons, vous là!!! voulez-vous vous assoier?

DUCHAUSSE—Oh! oui, M. le Juge, votre honneur. (Il s'assoit).

LE JUGE—Alfred Morse!... vous êtes accusé d'avoir... le ou vers le 26 du mois d'août courant, entre sept et neuf heures de l'après-midi, illégalement et malicieusement causé la mort de Joseph Van Hore, en le frappant d'un coup de couteau, et ce sans provocation de la part du dit Van Hore, et cela contre la forme et teneur de nos Statuts... Alfred Morse... vous êtes un jeune homme que j'estime beaucoup... j'ai bien connu votre défunt père... c'était un brave citoyen... Une accusation des plus sérieuse est portée contre vous, et vous ne devez pas vous attendre à aucune faveur de ma part... je suis ici pour voir à ce que justice

soit rendue... et quelque pénible qu'il puisse être, je ferai mon devoir, Alfred Morse, vous avez entendu l'accusation... nous allons maintenant procéder à l'enquête.

MORSE—Je suis innocent!

DUCHAUSSE (criant)—Hourrah pour Morse!

LE JUGE—Silence dans la Cour! M. le Greffier, appelez le premier témoin.

CREFFIER — M. Ombra... s'il vous plait entrer dans la boîte aux témoins.

LE JUGE (au greffier) — Avez-vous assermenté le témoin?

LE GREFFIER—Oui, votre Honneur. J'ai assermenté tous les témoins assignés avant l'ouverture de la séance.

LE JUGE—Bien... Témoin, quel est votre nom, profession et votre âge.

OMBRA—Roméo Ombra... détective... 36 ans.

LE JUGE—Connaissez-vous l'accusé Alfred Morse?

OMBRA—Oui, votre honneur, je connais l'accusé depuis plusieurs années.

LE JUGE—Avez-vous connu le défunt Joseph Van Hore?

OMBRA—Oui, votre honneur.

LE JUGE—R relatez à la Cour, tout ce que vous savez concernant l'assassinat de Joseph Van Hore.

OMBRA—Oui, votre honneur... Le 29 du mois courant, durant la veillée, il était probablement 9 heures, j'étais aux environs de la gare du Chemin de fer Oriental, ayant été chargé par les autorités de cette compagnie, de surveiller certains employés, qui, disait-on, étaient en voie de soulever une grève. Je rencontrai le Sergent La Paix, qui m'informa que M. Van Hore avait été assassiné... Je courus à la gare, le cadavre gisait sur le parquet dans la salle d'attente, dans le même appartement où est situé le bureau de M. Morse... Je reconnus M. Van Hore... Il avait une blessure encore saignante à la poitrine.

LE JUGE—Était-il mort?

OMBRA—Oui, votre honneur, et le fait fut constaté par M. Roupoll, étudiant en médecine, et de plus par le Docteur Derme, quelques instants après.

LE JUGE—Continuez.

OMBRA—M. Alfred Morse, l'accusé était présent, lorsque je suis arrivé à la gare, il déclara que c'était lui qui avait découvert le cadavre... M. Calandre trouva auprès du cadavre un porte-feuille à grand format et un couteau poignard portant les initiales "A. M." qu'il me remit et que je produis. (Il remet les articles au Greffier). Sur perquisition, M. Alfred Morse reconnut le couteau comme étant le sien... le couteau était taché de sang... Je fis fouiller Alfred Morse, on trouva dans une des poches de son paletot, 3 liasses de billets de banque, au montant de \$10.400.00. M. le Caissier de la compagnie, qui était présent, déclara que cet argent avait été remis à M. Van Hore, durant l'après-midi de ce même jour. Les livres de la Compagnie, que j'ai vérifiés, prouvaient que cette remise avait été faite à M. Van Hore... Avant assez de preuves en mains, j'ai fait émaner un mandat d'arrestation contre Alfred Morse... Ce sont là tous les faits que je connais relativement à cette affaire.

LE JUGE—M. George Van Hore, désirez-vous poser quelques questions au témoin?

GEORGE—Oui, votre honneur, M. Ombrà, vous venez de dire que vous connaissiez M. Alfred Morse l'accusé depuis plusieurs années; avez-vous déjà entretenu des doutes sur la conduite ou l'honnêteté de ce jeune homme, et jouissait-il d'une bonne ou mauvaise réputation?

OMBRA—J'ai toujours considéré Alfred Morse comme un très honnête garçon, et d'une conduite exemplaire... M. Van Hore avait en lui la plus grande confiance et l'estimait beaucoup.

GEORGE—C'est tout, votre honneur.

LE JUGE—C'est bien... c'est tout M. Ombrà... Greffier, un autre témoin.

GREFFIER (appelant)—George Calandre... S'il vous plaît, passer dans la boîte aux témoins... Votre

CALANDRE—George Calandre... Caissier de la Compagnie de chemin de fer Oriental... 29 ans.

LE JUGE—Connaissez-vous l'accusé Alfred Morse?

CALANDRE—Oui, votre honneur. Alfred Morse était au service de la compagnie depuis un peu plus de deux ans. C'était un bon employé.

LE JUGE — Connaissez-vous M. Van Hore, la victime de cet assassinat?

CALANDRE—Oui, votre honneur, je le connaissais intimement... M. Joseph Van Hore était mon meilleur ami.

LE JUGE—Bien, racontez à la Cour, ce que vous connaissez du crime qui a été commis à la gare Orientale.

CALANDRE— Votre honneur... j'ai vu M. Joseph Van Hore, pour la dernière fois, vivant, durant l'après-midi du 29 courant, c'était entre 5 et 6 heures... je l'ai rencontré au bureau de M. Morse, et lui ai remis la feuille de paie des employés sur sa division, et les fonds nécessaires pour payer ces employés. Le montant était de \$10,400.00; M. Alfred Morse, l'accusé, était présent quand je lui ai donné cette somme. Voici le reçu que M. Van Hore m'a remis. (Donne reçu au Greffier).

LE JUGE—Etait-il bien portant?

CALANDRE—Non, il souffrait de rhumatisme, et avait passé une partie de la journée chez lui.

LE JUGE—Bien, continuez.

CALANDRE—Je sortis de la gare et m'en allai prendre mon souper dans un restaurant auprès de la gare. Après souper, je me rendis à mon bureau, à ayant quelques lettres importantes à écrire... Vers 9 heures, je fus informé par le Sergent La Paix, de l'assassinat de M. Van Hore... j'entrai dans la salle d'attente de la gare, en même temps que M. Ombrà et M. Roupoll... M. Morse était là et très excité... En entrant, j'ai reconnu M. Van Hore, étendu sur le plancher, il était mort... Je trouvai à terre un couteau marqué de deux lettres "A. M." et un grand porte-feuille... Je remis les deux objets à M. Ombrà... M. Ombrà fit fouiller Alfred Morse en ma présence, on trouva dans une poche de son paletot les liasses de billets de banque que j'avais remis à M. Van Hore durant l'après-midi... Morse fut arrêté... et on sait le reste.

GEORGE — Votre honneur, me permettez-vous une question?

LE JUGE—Faites votre question, la justice veut être éclairée.

GEORGE—M. Calandre, vous venez de dire que vous étiez dans votre bureau, vers le temps de l'assassinat. Où est situé votre bureau?

CALANDRE—A l'extrémité est de la gare.

GEORGE—Ne pourrait-on pas entendre de votre bureau, du bruit ou des cris qui seraient faits dans le bureau de M. Morse?

CALANDRE—Non, ce serait impossible... mon bureau est trop éloigné et ensuite, il n'y a aucune communication à l'intérieur entre ces bureaux.

GEORGE—Votre bureau est-il sur le même plancher que celui de M. Van Hore?

CALANDRE—Oui.

GEORGE—Avez-vous déjà eu quelque griefs avec M. Joseph Van Hore?

CALANDRE—Je ne vois pas, votre honneur, de quel droit ces questions me sont posées.

GEORGE—Qu'il plaise à la Cour de me permettre de renseigner M. Calandre sur ce point... M. Calandre, je suis autorisé par Son Honneur M. le Juge qui préside à cette séance, et de plus je suis autorisé par l'Honorable Procureur Général, en ma qualité d'avocat de m'enquérir sur cette affaire, et en outre de cela, M. Calandre c'est mon père qui a été victime de cet assassinat. Ne croyez-vous pas que cette dernière raison est suffisante pour me permettre de vous interroger, et à ces titres, je demande à la Cour d'ordonner au témoin de répondre à mes questions.

LE JUGE—M. Calandre, veuillez répondre aux questions qui vous sont posées. Avez-vous déjà eu des griefs avec le défunt M. Joseph Van Hore?

CALANDRE (avec hésitation) — Non.

GEORGE—Je n'ai pas d'autres questions à poser, votre honneur.

LE JUGE—C'est tout, M. Calandre... Greffier, un autre témoin.

GREFFIER—Le Docteur Derme... Votre nom, profession et âge.

DERME—Alphonse Gabriel Derme, Docteur en Médecine, Maître en Chirurgie, Diplômé de la Faculté de Paris, ancien interne des hôpitaux

de Paris; membre du Collège Royal de Chirurgie d'Angleterre, envoyé spécial dans l'Inde pour l'étude du microbe de la peste avec le professeur Kit-sato; Médecin des Forestiers Catholiques; Inspecteur des bureaux d'hygiène de...

LE JUGE—Allons. M. le docteur, c'est suffisant, c'est suffisant, quel est votre âge?

DERME—Je suis né en 27, admis à l'étude en 47, diplômé à Paris en 67, reçu membre du Collège Royal de Chirurgie d'Angleterre en 77, et j'ai aujourd'hui 67 ans révolus... Oui, votre honneur, 67 ans révolus... c'est extraordinaire comme le temps passe vite... je me rappelle, votre honneur des événements historiques de 1837 comme si c'était d'hier, et...

LE JUGE (avec impatience)—Excusez moi, M. le docteur, mais ceci n'a aucune relation avec la question qui s'instruit dans ce moment. Avez-vous connu le défunt Joseph Van Hore?

DERME—Oui, votre honneur, je connaissais feu Joseph Van Hore, depuis 1867, il était alors...

LE JUGE (l'interrompant)—Cela suffit... C'est vous qui avez fait l'examen "post mortem" de la victime?

DERME—Oui, votre honneur, c'est moi. Oh! je vous assure que cet événement ne s'effacera jamais de ma mémoire... Je...

LE JUGE—C'est bien, faites le rapport de cet examen à la Cour.

DERME—Oui, votre honneur, (lisant). Le 29 du mois d'août 1894, à la réquisition de M. George Calandre, nous nous sommes exprès transporté à la gare du Chemin de fer Oriental, pour faire l'examen "post mortem" du cadavre de Joseph Van Hore. La poitrine ayant été débarrassée de ses vêtements, nous avons constaté les faites suivants: Entre la 2ème et la 3ème côtes, côté gauche, de dehors en dedans, plaque béante de 4 centimètres de longueur, par trois millimètres, de largeur, causée par instrument tranchant. Les parties molles suivantes ont été sectionnées par le dit instrument tranchant: épiderme et derme, tissu cellulaire graisseux, fascia lata, fibres du pectorale major et du pectorale minor, muscles intercostaux exter-

nes et internes, lobe moyen du poumon gauche, bronches et bronchioles, veine c ve inférieure, puis pénétration dans le médiastin postérieur, sectionnant le nerf, phrénique et le nerf pneumo gastrique, l'oesophage et l'aort descendant. L'instrument meurtrier allant enfin s'arrêter sur la 4ème vertèbre dorsale. La blessure pouvait causer la mort par emphyseme du poumon hemorrhagie, ou asphyxie par section des nerfs phrénique et pneumogastrique. Le coup porté a été terrible. Cause de la mort: Blessure au coeur.

LE JUGE—Votre rapport est-il signé?

DERME—Oui, votre honneur, je n'ai pas manqué de signer mon rapport, car un rapport d'examen post mortem sans signature ne serait d'aucune validité, et...

LE JUGE—C'est très bien docteur, c'est tout ce dont nous avons besoin.

DEME—Si votre honneur le permet, je pourrais expliquer les différentes parties de mon rapport, et expliquer le fonctionnement des différents organes...

LE JUGE—Nous avons très bien compris, docteur.

CALANDRE—Peut-être que M. George Van Hore aurait quelques questions à poser au témoin?

GEORGE—Non, M. Calandre, et je vous remercie de votre amabilité.

LE JUGE—Greffier, un autre témoin.

GREFFIER—Christophe Roupoil Votre nom, profession et âge.

ROUPOIL—Christophe Roupoil... étudiant en médecine de troisième année et "reporter" du plus grand journal du pays... 24 ans.

LE JUGE—Qu'est-ce que vous connaissez de cette affaire?

ROUPOIL—Votre honneur, tout ce que je connaisse de cette affaire, se résume à pas grand chose. J'ai vu M. Joseph Van Hore dans la gare le soir du 29 courant. J'ai constaté qu'il était mort... il avait une blessure à la poitrine, et c'est tout.

LE JUGE—C'est bien... un autre.

LE GREFFIER—Sergent Lapaix, votre nom, profession et âge.

LA PAIX—Placide Pacifique La Paix... gardien de la sécurité publique... 44 ans... Votre honneur.

le 29 du mois courant, vers neuf heures du soir, je fus appelé à la gare Orientale. En arrivant, M. Morse me dit que M. Van Hore avait été assassiné et d'aller téléphoner pour un médecin... Le détective Ombra m'a donné ordre d'arrêter Alfred Morse et de le fouiller... J'ai trouvé dans une des poches de son pardessus, 3 paquets de billets de banque.

LE JUGE—Tous ces témoins se corroborent... C'est assez... un autre témoin.

LE GREFFIER (appelant)— M. John Legris.

JOHN—John Legris, propriétaire du restaurant "Chic" et sans me vanter, votre Honneur, j'ai le restaurant le plus "swell" du quartier, bonne table, boissons pures, et les plus fines marques de cigares.

LE JUGE—Je vous connais et connais votre maison. Qu'est-ce que vous connaissez de cette affaire?

JOHN—Le soir en question, M. Calandre est venu prendre son souper dans mon restaurant, il était probablement six heures et demie.

CALANDRE— Vous rappelez-vous m'avoir vu?

JOHN—Certainement, vous portiez un grand froc noir, chapeau de feutre noir... j'ai remarqué que vous aviez une cravate rouge, avec une épinglette montée d'un diamant.

LE JUGE—Avez-vous eu connaissance du crime, de l'assassinat de M. Van Hore?

JOHN—Non, votre honneur Tout ce que je connais, c'est le sergent La Paix qui me l'a appris.

CALANDRE — Avez-vous vendu de la boisson cette nuit-là?

JOHN—Je demande la protection de la Cour, avant de répondre.

LE JUGE—Parlez, la Cour vous accorde cette protection.

JOHN—Oui, M. Duchausse ainsi que plusieurs autres ont eu de la boisson chez moi, cette nuit-là, il y avait tant de monde qu'il m'a été impossible de fermer mes portes.

LE JUGE—C'est suffisant, vous ne connaissez pas autre chose?

JOHN—Non, votre Honneur.

LE JUGE—C'est bien, prenez votre siège... Greffier, un autre témoin.

GREFFIER—Jean Baptiste Duchausse.

DUCHAUSSE—Qu'est-ce que vous voulez?

GREFFIER—Passez dans la boîte aux témoins.

DUCHAUSSE—Oui, monsieur, je passerai ben!... Mon gueux je voudrais ben m'en aller chez nous.

LE JUGE—Quel est votre nom, votre profession et votre âge?

DUCHAUSSE — Mon nom? Je m'appelle Baptiste Duchausse, le garçon du vieux Baptiste Duchausse, des Pays fins, je reste de l'autre bord de la grand'coulée...

LE JUGE (l'interrompant)—C'est bon... Quelle est votre profession?

DUCHAUSSE—M. le Juge, votre honneur, sauf le respect que je vous dois, j'appartiens à la profession d'habitant.

LE JUGE—Quel est votre âge?

DUCHAUSSE—Mon âge!!! heu!!! j'suis pas ben sûr... la dernière fois que j'ai fait lever mon baptistaire, j'avais 33 ans.

LE JUGE—Ne savez-vous pas quel âge vous avez aujourd'hui?

DUCHAUSSE—Non, M. le Juge, votre honneur, mais La Louise le sait.

LE JUGE—La Louise?... qui est-ce que c'est que la Louise?

DUCHAUSSE—Qu'est-ce que c'est que la Louise... c'est ma femme... Ah! ah! ah! (rit bêtement).

LE JUGE—Silence!... cessez ces ricanements dans la Cour! Qu'est-ce que vous connaissez de cette affaire?

DUCHAUSSE—Quelle affaire?

LE JUGE (avec impatience) — Comment? quelle affaire... N'êtes-vous pas présent dans la gare Oriental, le soir que M. Van Hore a été assassiné?... Répondez

DUCHAUSSE—Je ne connais pas c'te place-là... c'est la première fois que je viens par icite, voyez-vous...

LE JUGE—Ah! quel imbécile!

✓ CALANDRE—S'il vous plaît, votre honneur, je me permettrai de questionner le témoin.

LE JUGE—Questionnez, car moi, je suis à bout de patience.

✓ CALANDRE—M. Duchausse, où avez-vous couché avant hier soir?

DUCHAUSSE—Dans le "dipot" du "rain role"... Frésimus m'avait attaché les deux jambes avec une

corde, ah! ah! ah!

LE JUGE—Je vous ai déjà dit de cesser ces ricanements.

DUCHAUSSE—Je ne rirai plus, M. le Juge, votre honneur, estusez.

CALANDRE—Avez-vous pris de la boisson, ce soir-là?

DUCHAUSSE—Oui, monsieur... moi puis Frésimus, on s'était passé la dish et j'étais passablement ben.

CALANDRE—Avez-vous vu Alfred Morse frapper M. Joseph Van Hore avec un couteau?

DUCHAUSSE—Non, monsieur, je ne l'ai pas vu, sûr.

CALANDRE—Vous êtes certain que vous n'avez pas vu Alfred Morse frapper M. Van Hore?

DUCHAUSSE—Non, sûr, ma grand' conscience.

CALANDRE—Vous dormiez, sans doute?

DUCHAUSSE—Oui, j'étais assoupi.

CALANDRE—Il est évident, votre honneur, que le témoin n'a rien vu du crime... Ayant absorbé beaucoup de boisson alcoolique, il dormait profondément et n'a pu se rendre compte de ce qui s'est passé. Je n'ai pas d'autres questions à poser au témoin.

LE JUGE—C'est bien, c'est tout, M. Duchausse, allez vous asseoir.

DUCHAUSSE—Merci, M. le Juge, votre honneur... je pourrais t'y m'en aller chez nous à présent?

LE JUGE—Silence!... la Cour vous le dira quand vous pourrez vous en aller.

DUCHAUSSE — Estusez... mais M. le Juge votre honneur, sauf le respect que je vous dois, je voudrais vous faire remarquer que j'ai uné pièce de pois qui doivent être murs, et je voudrais ben m'en aller chez nous pour les crocheter.

LE JUGE—Silence, M. Duchausse, ces remarques sont déplacées dans la Cour.

DUCHAUSSE — Oui, mais mes pois?...

LE JUGE—M. Duchausse, si vous parlez encore de vos pois, je vous envoie en prison, pour mépris de Cour.

DUCHAUSSE—Ah! mon gueux, je ne dis plus rien.

LE JUGE—Silence!... M. George Van Hore, avez-vous d'autres té-

moins à faire entendre?

GEORGE—Non, votre honneur.

LE JUGE—Alfred Morse... vous avez entendu les témoignages, désirez-vous dire quelque chose en réponse à l'accusation? Vous n'êtes obligé de rien dire, mais tout ce que vous direz, sera pris par écrit et pourra servir de preuve contre vous. Ainsi, qu'avez-vous à répondre?

MORSE—Je n'ai rien à ajouter, que je suis innocent, et j'ai confiance en la justice divine, qui, j'en suis convaincu, saura éclairer la justice humaine et ne permettra pas que l'innocent soit puni pour le coupable.

LE JUGE (se levant) — Y a-t-il quelqu'un dans cette Cour qui puisse jeter de la lumière sur cette cause? Enfin, pour la dernière fois, est-ce qu'il y a d'autres témoins?

SCENE VI

Les mêmes, Lucile ou Samuel entrant.

(Dans le cas où on ne voudrait pas avoir de rôles féminins on peut remplacer Lucile par Samuel, dans les scènes suivantes).

LUCILE ou SAMUEL—Oui, votre honneur, il y a encore un témoin important.

LE JUGE—Qui êtes-vous?

LUCILE (levant son voile) — Lucile Van Hore.

MORSE et CALANDRE (ensemble, avec surprise)—Lucile.

LE JUGE — Mademoiselle Van Hore, quel est l'autre témoin que vous désirez faire entendre?

LUCILE—Monsieur Frésimus.

LE JUGE—Qui êtes-vous?

SAMUEL—Je suis Samuel Labrosse, pour vous servir, votre honneur, mais le témoin important qu'il y a encore se nomme M. Frésimus.

LE JUGE—Frésimus... Greffier, avez-vous ce nom-là sur vos Subpoenas?

GREFFIER—Non, votre honneur, et je ne connais pas ce personnage.

DUCHAUSSE (se levant)—Moi, je le connais.

LE JUGE—Silence!... Greffier, appelez-donc ce témoin.

GREFFIER (Appelant) — Monsieur Frésimus.

SCENE VII

Les mêmes. Frésimus et (Lucile Van Hore).

FRESIMUS (habillé en fashionable)—Présent, votre honneur.

DUCHAUSSE (se levant et criant) —Hourrah pour Frésimus.

LE JUGE—Silence!... M. Duchausse, pour la dernière fois, je ne veux plus vous entendre dire un mot dans cette Cour... Me comprenez-vous?

DUCHAUSSE—Oui, votre honneur M. le Juge, je ne parlerai plus, estusez.

LE JUGE—Vous vous appelez Frésimus?

FRESIMUS—Oui, votre honneur.

LE JUGE—Entrez dans la boîte aux témoins... Vous déclarez solennellement que le témoignage que vous allez rendre en cette cause sera la vérité, seulement que la vérité et rien autre chose que la vérité.

FRESIMUS—Je le déclare.

CALANDRE—Votre honneur, je m'oppose à ce que ce témoin soit entendu.

LE JUGE—Quelles raisons avez-vous à alléguer, pour protester contre ce témoin?

CALANDRE—Votre honneur, je déclare que ce monsieur ne s'appelle pas Frésimus, mais que son véritable nom est Alexandre Dubois, ex-forçat qui vient de finir un internement de six années au pénitencier, pour faux. M. le détective Ombra peut certifier ma déclaration.

LE JUGE—Soyez patient, M. Calandre, nous allons nous occuper de cela... Témoin quel est votre nom?

FRESIMUS — Alexandre Dubois alias Frésimus.

LE JUGE—Quelle est votre profession?

FRESIMUS—Tramp.

LE JUGE—Tramp... ce n'est pas une profession.

FRESIMUS—C'est la seule qu'il me reste, votre honneur. Il y a six ans, j'occupais une position de comptable mais ayant été accusé d'avoir forcé un chèque de mille piastres, je fus condamné à subir une peine de six années au pénitencier... Je suis sorti depuis une douzaine de jours... n'ayant pas d'argent... j'ai dû errer par les chemins jusqu'ici, comme un véritable tramp...

Etes-vous satisfait, M. Calandre ?

LE JUGE—Quel est votre âge ?

FRESIMUS—28 ans.

LE JUGE—Connaissez-vous l'accusé, Alfred Morse ?

FRESIMUS—Oui, votre honneur.

LE JUGE—Qu'est-ce que vous connaissez de cette cause qui est devant la Cour.

FRESIMUS—Vous me permettrez d'abord de dire, votre honneur, que j'étais innocent du crime pour lequel j'ai été condamné il y a six ans.

CALANDRE—Innocent, ah ! ah ! ah ! mais qui était donc le coupable ?

FRESIMUS—Le coupable !... qui était le coupable ?... Mais je m'éloigne de la question... Monsieur Calandre, je vous demande au nom de la Cour, si vous connaissez cette cravate et cette épingle que je produis ?... si vous savez à qui appartiennent ces objets ? (il exhibe une cravate ornée d'une épingle et les donne au Greffier).

CALANDRE—Cette cravate et cette épingle sont à moi... Ces articles m'ont été volés il y a déjà quelques jours. J'avais chargé M. le détective Ombra de faire des perquisitions et de chercher ce qu'étaient devenu ces objets. N'est-ce pas M. Ombra ?

OMBRA—En effet... et je reconnais parfaitement cette cravate et ce diamant comme étant la propriété de M. Calandre.

CALANDRE—Sergent La Paix, arrêtez cet homme qui me l'a volée.

LE JUGE—Silence messieurs, vous vous éloignez de la cause, et vous semblez oublier que c'est moi qui préside cette enquête... Vous, témoin, je vous ordonne de dire ce que vous savez de l'assassinat de M. Joseph Van Hore, et rien de plus.

FRESIMUS—C'est très bien, votre honneur, j'affirme que Alfred Morse est innocent du crime dont il est accusé, et je puis le prouver. L'assassin de M. Joseph Van Hore... c'est vous, George Calandre!!!

CALANDRE—Moi !... on m'accuse !

FRESIMUS—Oui, George Calandre, je vous accuse d'avoir assassiné M. Joseph Van Hore, et voici ma plainte assermentée, et je vous accuse en plus d'avoir forgé un chèque de mille piastres, il y a six ans, et de m'avoir fait condamner injuste-

ment.

CALANDRE—On m'accuse... Ce sont des preuves qu'il faut, et non pas des paroles d'un inésné, d'un forçat.

FRESIMUS—Oh ! patientez M. Calandre, les preuves ne feront pas défaut. (Montrant une lettre à Ombra). M. Ombra, est-ce que vous avez écrit cette lettre que voici... est-ce là votre signature ?

OMBRA (examinant la lettre)—Oui, c'est bien mon écriture, je reconnais ma signature... j'ai écrit cette lettre à M. Calandre, hier.

FRESIMUS—Eh bien, George Calandre, voici une preuve que vous êtes un faussaire.

CALANDRE (à part)—Malédiction !... j'ai pourtant brûlé cette lettre immédiatement après l'avoir reçue.

FRESIMUS—M. Roupoil, veuillez donc dire à la Cour, où cette cravate et ce diamant ont été trouvés.

ROUPOIL—M. Frésimus, ou plutôt M. Dubcns et moi avons trouvé cette cravate ornée de ce diamant dans la main droite de M. Van Hore, lorsqu'il a été trouvé mort. Voici une photographie que j'ai prise avec mon kodak. Vous pouvez voir distinctement la cravate dans la main droite du cadavre. Mon petit instrument ne me trompe jamais.

FRESIMUS—Et vous, M. Duchausse, dites-nous donc tout ce que vous connaissez et tout ce que vous avez vu dans le dépôt.

DUCHAUSSE—M. le Juge, son honneur ne veut plus que je parle.

LE JUGE—Oh ! je vous donne la permission de parler.

DUCHAUSSE—Je vais tout dire Frésimus ?

FRESIMUS—Oui, Baptiste, tout.

DUCHAUSSE (Indiquant Calandre)—Tenez, c'est lui, c'est cet homme-là qui a tué l'autre, et j'ai vu, j'étais en fête, mais je voyais clair. Il est entré par la porte de la cave, et puis il la redé partout avec une petite lampe. Il y a un grand homme qui est entré... ils ont parlé fort tous les deux... le grand homme était choqué et a dit à M. Calandre qu'il ne s'econduisait pas bien, et de ne pas venir proche de lui, parcequ'il lui donnerait des coups de canne... M. Calandre a sauté dessus, et puis l'a dardé avec

un couteau, ensuite il a mis des paquets d'argent dans les poches du capot de M. Morse qui était pendu après un crochet sur le mur au fond, et puis ensuite il est reparti par la cave. Ah! j'ai tout vu, allez. Quelque temps après, M. Morse est entré et a aperçu M. le grand homme qui était mort et puis il a crié pour appeler du monde. J'ai tenu ça secret parce que Frésimus m'avait dit de ne pas en parler avant qu'il vint me le dire. Tenez, M. Calandre, v'la votre argent que vous m'avez donné hier pour que je dise que je ne connaissais rien et que je dormais.

(Il dépose l'argent sur la table).

CALANDRE (à part)—Tout est contre moi, je suis perdu.

LE JUGE—Sergent La Paix, voici un mandat... arrêtez M. George Calandre et conduisez-le dans l'appartement voisin et attendez-moi. Vous, détective Ombra, accompagnez-les.

SERGENT LA PAIX (à Calandre) Vous êtes mon prisonnier, je vous arrête au nom de la Reine. (La

Paix, Calandre et Ombra sortent à droite).

LE JUGE—Alfred Morse, la Justice est satisfaite, vous êtes innocent et je vous rends votre liberté.

MORSE—Mon Dieu, merci... (à Lucile et à George) Lucile ou George) Je suis innocent.

GEORGE ou LUCILE—Alfred... Je n'ai jamais pensé un moment que tu étais coupable.

MORSE ou LUCILE (à Frésimus) Monsieur Dubois, je vous suis tout(e) reconnaissant(e).

(On entend un coup de pistolet dans la coulisse).

SCENE VIII

Les mêmes.

LA PAIX—Votre honneur... M. Calandre vient de se suicider.

FRESIMUS—Mon Dieu... vous m'avez vengé...

ROUPOIL—Je vais avoir un rapport d'au moins six colonnes.

DUCHAUSSE—Et pis moé je m'en va cheux nous.



ERRATA

Page 3

Scène 2

Bonjour, monsieur.

FRESIMUS—Oh ! merci, c'est farceur, à un autre temps, je suis

Page 4

Scène 6

quelques dollars en acompte, pour

Page 5

Scènes 8 et 10

Historique, lorsque je lui ai déclaré
jourd'hui, et d'une prudence... et

Page 9

Scène 19

landre est venu pour vous voir il

Page 13

Scène 3

et demain, on s'aperçoit du vol...

Page 14

Scènes 6 7 8 9

que la porte est fermée, revient vers

DUCHAUSSE — Mon gueux, je
davre et appelle). Mon Dieu il est
vas, cours au téléphone... (Lapaix

Page 17

Scènes 12

de la nuit debout.

JOHN—Correct, sergent, je com-

Page 18

Scène 4

Morse.

Page 21

SCENE XII

John, Duchausse, Samuel Le Juge.
connu son père, à ce jeune homme

DUCHAUSSE—Est-ce que mon

Page 22

Scène 15

verre de bière, j'ai une soif tropi-

Page 23

Scène 18

aussitôt que tu les verras revenir, tu

Page 27

Scène 5

dans la boîte aux témoins...

Page 28

cellule graisseux, fascia lata, fibres

Page 32

Scène 7

cuse!

pas des paroles d'un insensé, d'un
têt M. Dubois et moi avons trouvé

Du Même Auteur

- “Un héritage à l'horizon” ou “Louison et son garçon vont à l'Exposition” Mélodrame en cinq actes
- “Les Bévues de Nicolas” Comédie-Drame en trois actes
- “Amour, Guerre et Patrie” Mélodrame en six actes
- “L'Amour n'a pas d'âge” Comédie dramatique en six actes
-

ADRESSE DE L'AUTEUR

H. J. KEARNEY

CASIER POSTAL 233

Hull, P. Q.

IMPRIMERIE PROVOST

Hull - Québec

CANADA